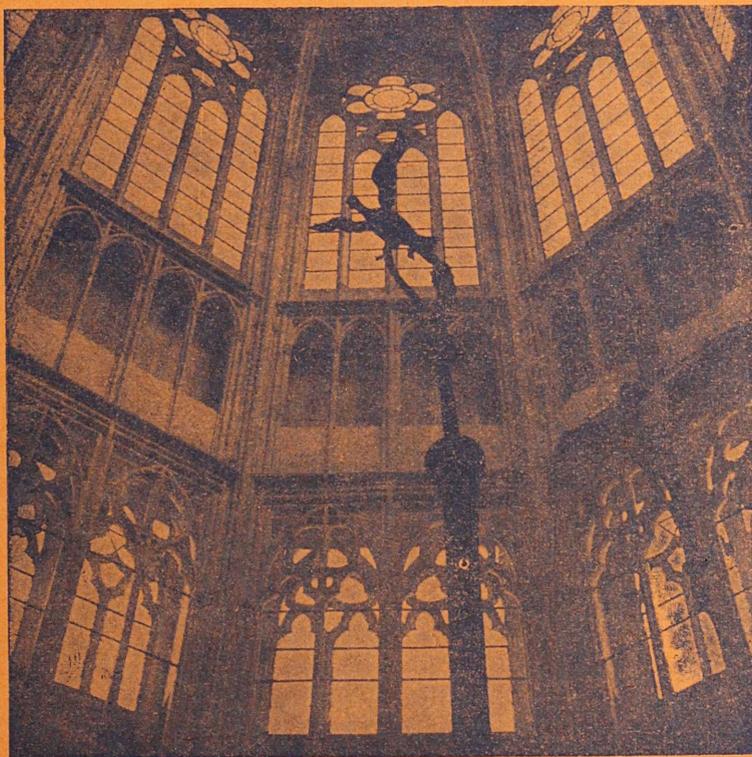


Albert COLOMBET

# SAINT-THIBAULT EN-AUXOIS

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

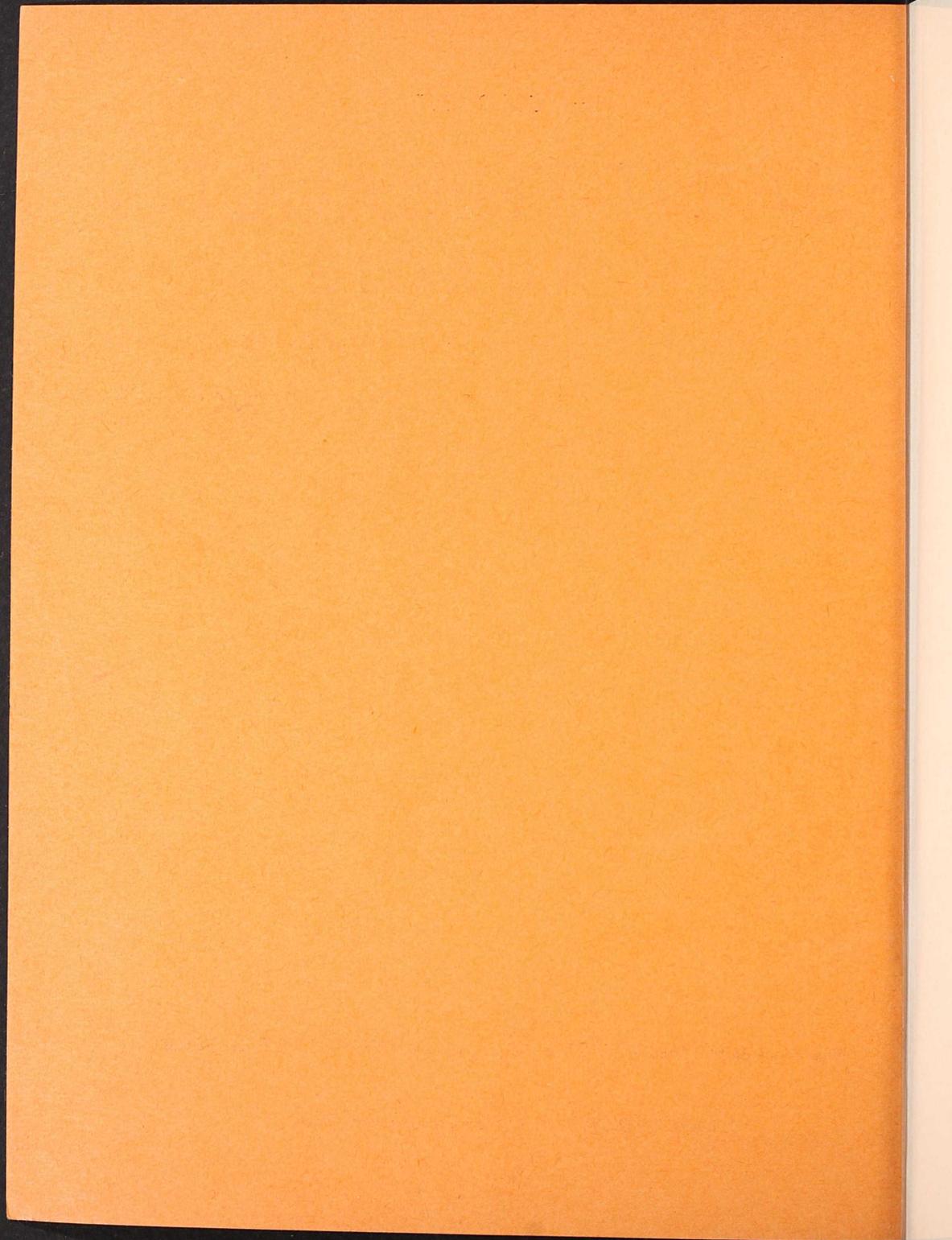


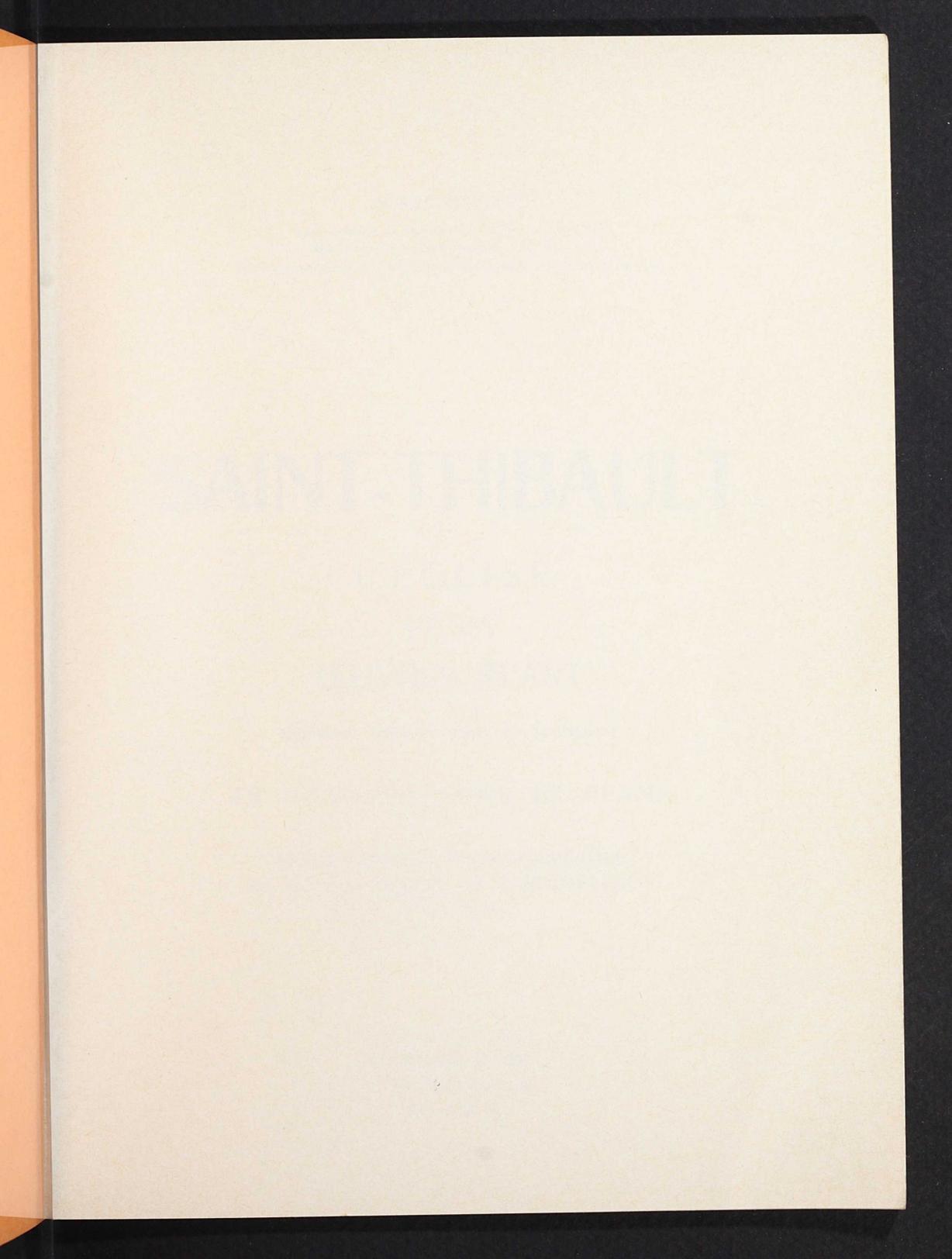
Illustrations de M. l'Abbé ROBLOT, de l'Auteur et de M. BERTHELEMOT, du Créusot

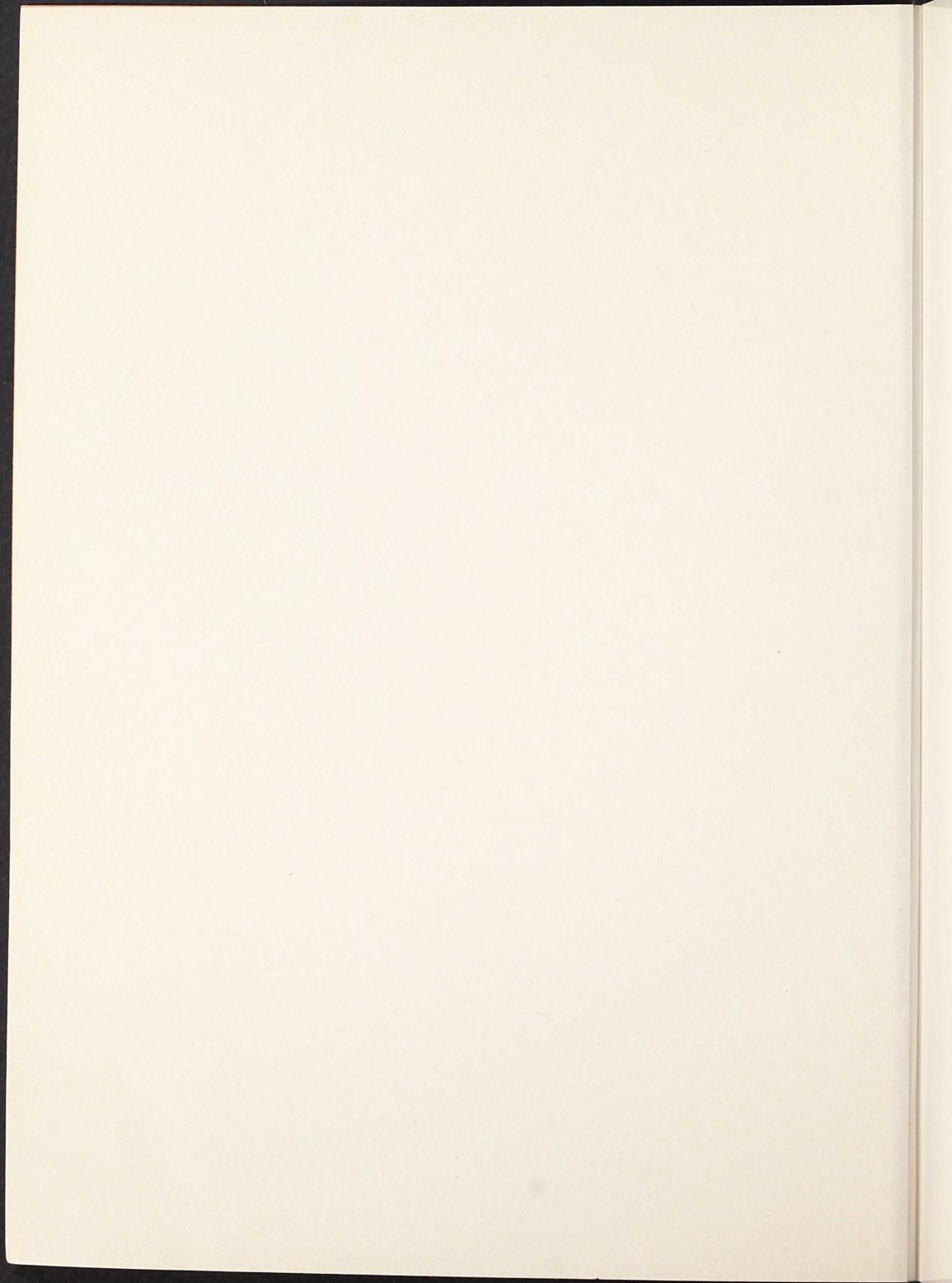
L'ARCHE-D'OR — 17, Bd Paul-Doumer, Dijon

D. 1166  
Br. Dijon

13







Albert COLOMBET

Correspondant du Ministère de l'Éducation Nationale  
Membre de la Société Française d'Archéologie  
Secrétaire Général de l'Association Bourguignonne des Sociétés Savantes

---

# SAINT-THIBAULT

## L'ÉGLISE ET SES ŒUVRES D'ART

DEUXIÈME ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

48 ILLUSTRATIONS ET PLANS

DOCUMENTATION PHOTOGRAPHIQUE  
de M. l'Abbé ROBLOT, de M. BERTHELEMOT  
et de l'Auteur

---

L'ARCHE D'OR

17, Bd. Paul-Doumer, 17

DIJON

[no 740]

*Il a été tiré de cet opuscule  
une édition sur papier couché numérotée  
que l'on pourra se procurer  
en écrivant à l'éditeur*

## *Avant-Propos*

---

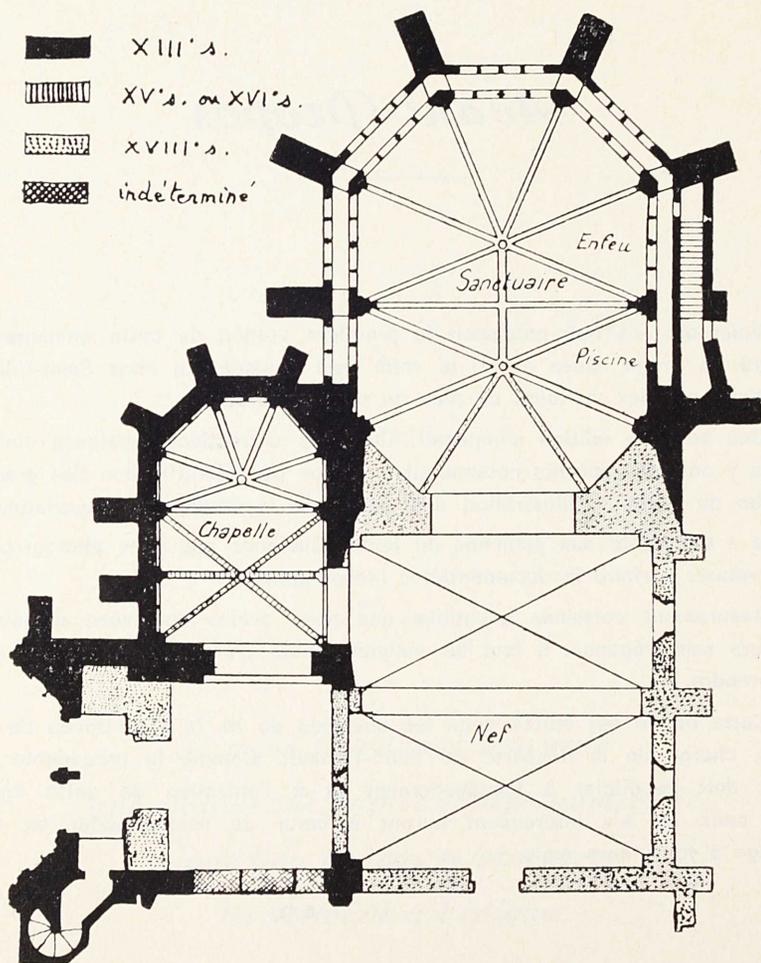
Voici dix ans que paraissait la première édition de cette monographie. Malgré un tirage assez élevé, la voilà déjà épuisée. En effet Saint-Thibault est visité par des visiteurs de plus en plus nombreux.

Une seconde édition s'imposait. Quelques corrections, quelques compléments y ont été apportés notamment à propos de l'identification des grandes statues du portail. L'illustration des pages de la couverture imparfaitement venue a été jointe aux planches du texte. Quelques nouvelles photographies sont venues parfaire la documentation iconographique.

Assurément certaines questions que nous avons soulevées demeurent toujours sans réponse. Il faut se résigner, faute d'archives, à admirer sans comprendre.

Cette notice est éditée sous les auspices de M. le Curé-Doyen de Vitteaux, chargé de la desserte de Saint-Thibault. Comme la précédente son profit doit bénéficier à l'aménagement et à l'entretien de cette église. Tous ceux qui s'y intéressent auront à cœur de recommander ce petit ouvrage à tous leurs amis.

A.C.



PLAN ACTUEL DE L'EGLISE

## CONSEILS AUX VISITEURS

---

Pour visiter l'église de Saint-Thibault, le touriste pressé pourra suivre l'ordre suivant :

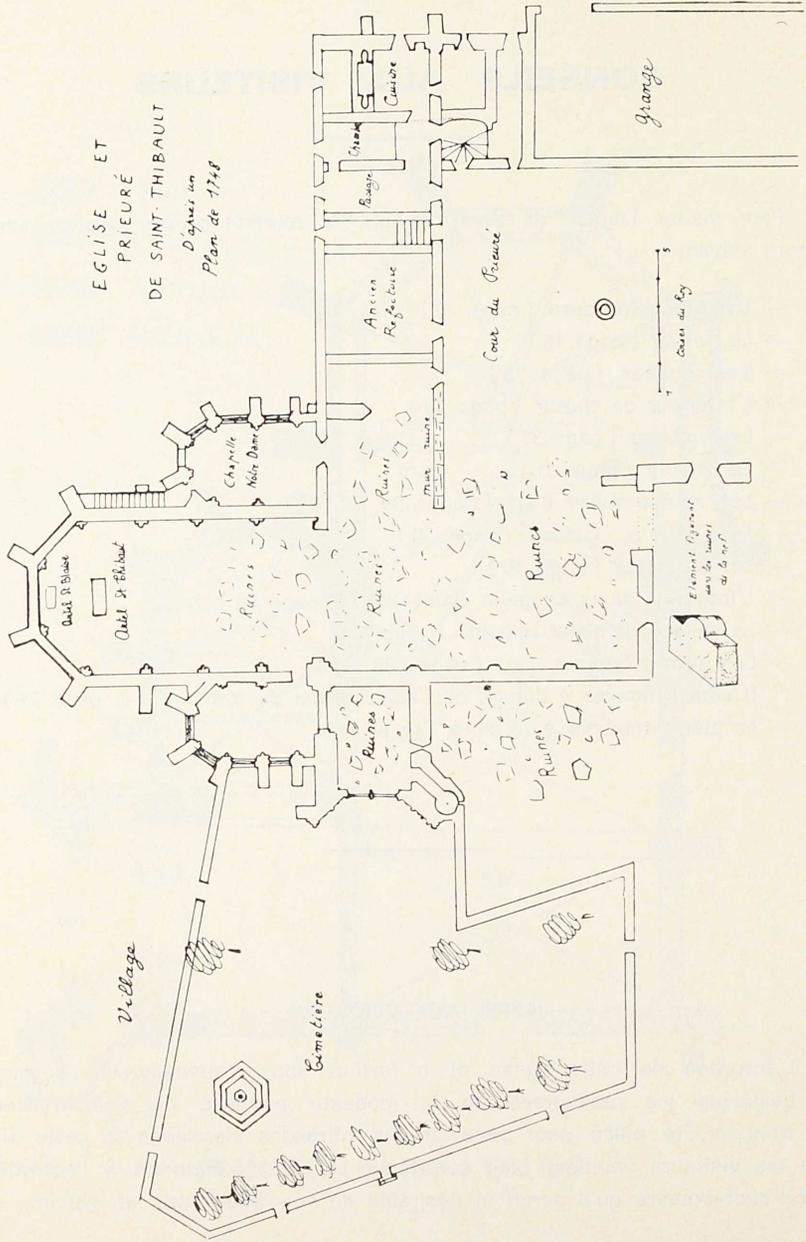
- L'abside extérieure ( page 20 )
  - Le portail ( page 15 )
  - Les vantaux ( page 35 )
  - L'intérieur du chœur ( page 23 )
  - Le tombeau ( page 37 )
  - Le retable ( page 31 )
  - Les autres objets d'art ( pages 39, 40, 43 )
  - La Vierge à l'Oiseau ( page 39 )
  - Les boiseries ( page 46 )
  - L'intérieur de la chapelle Saint-Gilles ( page 21 )
  - La châsse de Saint-Thibault ( page 42 )
  - Les autres œuvres d'art ( pages 38, 45 )
- Il pourra monter à l'étage de l'ancien bras du transept ( v. page 27 )
- La pierre tombale extérieure ( page 44 ).
- 

## APPEL AUX VISITEURS

L'entretien de cette église et a fortiori son réaménagement dépasse de beaucoup les ressources de la modeste paroisse de Saint-Thibault. Un tronc a été placé pour recevoir les offrandes destinées à cette fin. Que les visiteurs veuillent bien contribuer par leur générosité à l'entretien de ce chef-d'œuvre qu'il serait si désirable de voir mieux mis en valeur.

ÉGLISE ET  
PRIEURÉ  
DE SAINT-THIBAULT

D'après un  
Plan de 1748



# Saint-Thibault

---

## L'Eglise et ses Œuvres d'Art

---

Le voyageur qui suit la route nationale n° 70 dans la plaine mollement ondulée, qui s'étend de Maison aux Moines à Marcigny-sous-Thil, découvre, au sud, entre deux cornes de bois, à quelques kilomètres, dominant considérablement les toits d'un village un monument étrange, je dirai même extraordinaire qui est bien propre à intriguer le profane. Sa carte lui révélera que ce village est Saint-Thibault-en-Auxois.

Si le désir de satisfaire sa curiosité le pousse à prendre un des chemins y conduisant, il s'engagera dans l'aventure à la fois la plus déconcertante et la plus merveilleuse.

Si sa bonne fortune le fait choisir la route qui vient de Vitteaux par la Gare de Saint-Thibault, il peut se croire devant l'abside d'une des plus splendides cathédrales gothiques, une abside élancée, riche de grâce et finement ouvragée.

Contournant par sa droite l'édifice il est aussitôt séduit par une élégante chapelle ogivale élevée sur le flanc nord du chevet. Quelques pas plus loin il peut admirer un magnifique et majestueux portail orné de bas reliefs et de statues.

Si, alors il lève les yeux, désireux de voir le transept, le clocher, la haute nef de la fabuleuse cathédrale qu'il vient de découvrir, il sera stupéfait de constater qu'il n'y a rien... Toute cette prodigieuse église se résume aux trois parties dont il vient de faire la connaissance. Car convient-il qu'il remarque le mesquin clocher du XIX<sup>e</sup> siècle qui flanque le portail plus pour l'épauler que pour l'ornier, ou l'humble nef du XVIII<sup>e</sup> siècle qui n'arrive même pas à tenir l'emplacement de la croisée du transept ?

Un tel monument ne manque pas de provoquer chez le visiteur étranger à la région de multiples questions : pourquoi un édifice si considérable dans cette petite localité ? pourquoi est-il si disparate aujourd'hui ? Le projet primitif fut-il entièrement exécuté ou resta-t-il inachevé ?

J'essaierai de répondre à ces différentes questions par un court historique autant qu'il est évidemment possible de le faire d'après les maigres documents que nous possédons.

## HISTORIQUE

La tradition rapporte que des religieux de l'Abbaye de Saint-Rigaud-en-Mâconnais (qui venait d'être récemment fondée), attirés sans doute par les seigneurs de Saint-Beury, de la puissante maison de Thil, vinrent faire des prédications dans la région et s'étant aperçus de la fertilité du pays résolurent de fonder un établissement au village de Fontaines (1) sis au centre de cette riche contrée. Grâce à une dotation vers 1190 de Hugues de Thil, seigneur en partie de ce village, et grâce à de nombreux dons qu'ils recueillirent (2) ils purent développer ce petit prieuré, placé vraisemblablement sous le patronage de la Vierge Marie.

A l'occasion de circonstances que nous ignorons, ce prieuré reçut, aux environs de 1240, des reliques de Saint-Thibault, abbé, de Provins. Des miracles retentissants rendirent ce lieu célèbre à tel point que dès 1249 (3) le village prit le nom de ce saint et que les religieux purent envisager de remplacer leur modeste église par une magnifique basilique.

Quel était donc ce Saint-Thibault qui avait joui soudain d'une si grande renommée ?

Né en 1017 à Provins de la famille des Comtes de Champagne, il avait décidé, tout jeune, de renoncer au monde, malgré toutes les sollicitations de l'époque. Il s'était plu à fréquenter un saint ermite nommé Burchard. Il refusa ainsi d'être armé chevalier et se retira dans un ermitage. Avec l'un de ses amis il entra peu après comme moine à l'abbaye de Saint-Remi-lès-Reims. Mais ils n'y restèrent pas longtemps et pratiquèrent la vie éremitique dans la forêt d'Ardenne, en Luxembourg. Leurs vertus attirèrent bientôt la vénération publique et c'est pour s'y soustraire qu'ils entreprirent divers pèlerinages puis se fixèrent près de Vicence. Peu avant sa mort, Thibault reçut l'habit religieux de l'Ordre des Camaldules. Il mourut en 1066 ou 1068. Son corps fut ramené en France, placé à Sens dans l'Eglise de Sainte-Colombe et ensuite transféré près d'Auxerre à Saint-Thibault-aux-Bois. Notre Saint fut canonisé dans le troisième quart du XII<sup>e</sup> siècle.

---

(1) Ce nom de Fontaines n'apparaît dans aucune charte. Il n'a été conservé que par la tradition, mais si fidèlement que sous la Révolution, le village reprit son vocable primitif et devint Fontaines-sur-Armançon.

(2) Notamment de Mile de Marigny qui donne des biens à Marigny-le-Cahouët aux environs de 1200.

(3) Fondation faite par Guy de Thil, sire de Saint-Beury en faveur de Fontenay. Don « in tertiis meis de S<sup>o</sup> Theobaldo » (Arch. Côte-d'Or, 15 H 314).

Le lecteur trouvera, lorsque nous décrirons le retable et le vantail, qui sont consacrés à Saint-Thibault d'autres détails de sa vie, sans doute plus légendaires que réels.

Comment peut-on expliquer sa si grande renommée ?

Nous sommes réduits à des conjectures.

Il faut sans doute se replacer dans l'atmosphère de l'époque, de ce siècle assez enclin à s'émerveiller de ce qu'un personnage de haute origine ait pu embrasser une vie très humble et austère. Un tel saint homme devait particulièrement plaire à Dieu et son intercession spécialement efficace. D'où l'enthousiasme des fidèles pour Saint-Thibault. Les miracles qui lui furent attribués firent le reste.

Ainsi nos religieux avaient pu songer à un édifice digne des plus grandes et des plus belles basiliques.

C'est alors qu'ils durent élever le beau portail du nord et la chapelle Saint-Gilles puis entreprendre la réédification du chœur.

Dès le début les donations affluèrent.

C'est Elisabeth de Charny, dame de Thil, qui lègue en juin 1257 C sous « ecclesie sancti Theobaldi ». C'est Hugues de Quincy, vicomte de Tonnerre qui la même année lègue XL sols « operi ecclesiae Sancti Theobaldi ». C'est Jean, sire de La Roche-en-Brenil qui lègue en 1263 C sols « operi ecclesiae Sancti Theobaldi ». C'est Gui, sire de Vernon qui lègue en 1263 5 sols également « operi ecclesiae Sancti Theobaldi... (4) ». Et sans doute bien d'autres dont les noms ne nous sont pas toujours parvenus (5).

Ces legs faits à « l'œuvre de l'église de Saint-Thibault » supposent une église en construction. Aussi lorsque Robert II, duc de Bourgogne (6) donne en 1290 40 livres « à l'œuvre de Saint-Thibault », l'église devait être fort avancée et la tradition a tort, semble-t-il, d'attribuer à ce Duc l'érection de notre petite cathédrale.

Saint-Thibault est sans doute au faite de sa gloire. Il est un des pèlerinages les plus célèbres de France. En 1296 le Parlement de Paris ne condamna-t-il pas le sire d'Harcourt, coupable de guet-apens contre le

---

(4) V. PETIT, *Hist. des Ducs de Bourgogne*, T. VI. p. 198.

(5) Citons encore : Humbert, vicaire perpétuel de Saint-Jean-de-la-Grotte à Autun qui lègue à Saint-Thibault en 1275, 40 sols dijonnais.

(6) L'abbé COLLON prétend même qu'on voyait au portail l'écusson de Robert II. Bien plus il voyait ce Duc dans le jeune Saint-Thibault tenant un faucon.

chambellan de Tancarville à faire un pèlerinage à Notre-Dame de Boulogne, à Notre-Dame du Puy et à Saint-Thibault-en-Auxois ? (7).

Cependant l'édifice est loin d'être terminé. D'ailleurs la construction d'une église en ces temps-là pouvait durer plusieurs décennies.

C'est pourquoi en 1299, Guillaume, sire de Montagu donna 60 sols viennois à l'œuvre de Saint-Thibault ; en 1321, l'abbé de Saint-Rigaud fait une fondation en faveur de l'église et du monastère de sa filiale (7 bis) ; et en 1323 la duchesse Agnès, fille de Saint-Louis, lègue 100 sous dygenois pour « l'ovre du monastère de monsieur Saint-Thibault ».

Cette désignation peut laisser croire que l'église était terminée et que l'on entreprenait les bâtiments du monastère.

Diverses donations s'échelonnent jusqu'en 1336. C'est probablement également à la suite d'une importante donation du duc Eudes IV que les religieux de Saint-Thibault promirent en 1345 une messe chaque année.

Mais l'ère des vicissitudes allait s'ouvrir.

L'abbaye-mère apparaît vers 1340-1350 obérée de dettes si lourdes qu'elle doit accenser ses biens en Auxois moyennant 200 florins (8). Cette situation doit assurément briser net l'essor de notre prieuré.

En 1359, un parti d'anglais brûle le village (qui était situé de l'autre côté du ruisseau du Rup, au nord-ouest, sur la partie basse du coteau) et détruit l'église paroissiale (9). Un acte en 1379 constate que cette dernière est devenue en ruine et démolie « par faute de l'entretenir ». Cette église

---

(7) **BOUTARIC**, *Arrêts du Parlement de Paris*, T. I. n° 2921.

— C'est sans doute cette célébrité qui a valu à Saint-Thibault l'honneur de figurer dans des formulettes enfantines en usage à Dijon et ailleurs à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle « Bi ! bam ! bo ! Qu'est-ce qu'on sonne à Saint-Thibault... » **CLEMENT-JANIN**, *Sobriquets...*, arr. de Semur, p. 62 — Voir aussi : **E. ROLLAND**, *Pèlerinages judiciaires et expiatoires à Braine-l-Comte* (*Ann. du Cercle Archéol... Soignies*, 1953, p. 18 : Saint-Thiebault d'Ausay).

(7 bis) Texte obscur qui semble fixer en 1321 l'érection en prieuré de ce petit monastère (**V. J. RICHARD**, *La Congrégation de Saint-Germain-en-Brionnais*, *Mém. de la Soc. pour l'Hist. du Droit...*, Dijon, 1963, p. 296).

(8) *Arch. de la S. et L. H.* 147.

(9) Un document du XVIII<sup>e</sup> siècle rapporte que l'église paroissiale était primitivement sous le vocable de Saint-Denis et que ce n'est que lorsque des reliques de Saint-Blaise y furent apportées, que cette église prit le nom de ce dernier.

ne fut pas relevée, le culte dut être transféré dans l'église du prieuré (10). Ce dernier, défendu par une enceinte et des fossés, avait pu être épargné. Le prieur ou l'un de ses religieux devint donc curé primitif. C'est ainsi qu'en 1396 on cite Gérard du Boys, moine, comme « maistre de l'œuvre » de Saint-Thibault « expression de ce temps-là qui signifiait curé ».

En 1373 la duchesse Marguerite de Flandres voua le petit prince Charles, second fils de Philippe le Hardi né très chétif à Saint-Thibault et fit don d'une certaine quantité de cire. Hélas Saint-Thibault fut impuissant à rétablir le jeune prince (11).

Les religieux privés de ressources après les dévastations des Anglais et de leurs alliés furent contraints en 1388 de concéder la chapelle Saint-Gilles qui, adossée, au nord du chœur, abritait vraisemblablement les reliques de Saint-Thibault, à Renaud Gastelier riche conseiller du Duc et maître des Comptes à Dijon, ce dernier y projetant d'en faire le lieu de sépulture de sa famille. Cette concession fut assortie du droit d'y avoir un chapelain. En janvier 1405, Renaud Gastelier obtint du Duc le pouvoir de donner à cette chapelle tous les biens qui pouvaient servir à sa dotation. C'est l'année suivante que Renaud Gastelier put ainsi « fonder » cette chapellenie en lui donnant diverses maisons et terres à Saint-Thibault (12).

En 1396, Pierre de Thil, seigneur de Saint-Beury fonde une messe quotidienne à l'autel Notre-Dame qui était derrière le grand autel puis, peu de temps après, lorsque cet autel fut particulièrement affecté à l'usage paroissial, fit construire au sud du chœur une chapelle symétrique à celle de Saint-Gilles et spécialement dédiée à la Vierge (13).

A la fin du XV<sup>e</sup> siècle, l'abbé de Saint-Rigaud relégua au prieuré de Saint-Thibault un moine coupable. Mais celui-ci s'étant repenti, le cardinal Relin demanda à l'abbé de le reprendre en son monastère (14).

Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, le prieuré passe sous le régime de la commande. C'est la décadence, les prieurs ne résidant plus, négligent le service paroissial au point que les habitants doivent en 1579 leur intenter un procès, procès qui ne fut terminé en leur faveur qu'en 1616.

---

(10) Arch. de la Côte-d'Or H. 764.

(11) **MARION, Le Prieuré de Saint-Thibault**, note 1 p. 5 — Il ne semble pas exact de dire que la cire avait le poids de l'enfant.

(12) Abbé **COLLON, Mémoires** (déposés à la Cure de Vitteaux), IV, p. 1769 sq.

(13) Arch. Côte-d'Or, H. 764.

(14) Arch. -S.-et-Loire, H. 151.

L'église doit être également mal entretenue et certaines de ses parties sont ruineuses (15). Le prieur, comme les habitants, se font tirer l'oreille pour assurer les réparations indispensables. En 1682 un arrêt du Parlement condamne les habitants à contribuer aux dépenses pour la moitié. Pour comble de malheur, en février 1691, un violent orage brise toutes les vitres de l'église et saccage sa couverture. La tour du clocher menace également (16). D'où nouveau procès à la suite duquel, en 1702, la Tournelle condamna encore les habitants à la moitié des frais.

Il est vraisemblable qu'on ne fit toujours rien car en 1712 le clocher et une partie de la nef s'écroulent et l'église doit être interdite. Seul le chœur et le sanctuaire demeurèrent debout avec la chapelle Saint-Gilles (17).

Assurément la restauration d'une église aussi considérable ne pouvait pas être assurée commodément par un prieuré bien déchu et par un village aussi modeste. C'est pourquoi ils eurent l'idée ingénieuse de demander au Roi l'autorisation d'établir une loterie. C'est ce qu'ils obtinrent par un arrêt du Conseil d'Etat du Roi du 26 janvier 1723. Un sieur Reynal fut chargé de l'organiser. Hélas il semble que, pour des raisons mal élucidées, cette opération ne fut pas entièrement menée à bien. Elle produisit cependant environ 16.000 livres, mais par suite de difficultés dans le détail desquelles je ne puis entrer, cette dernière somme fut ramenée, en 1748, par transaction, à 10.000 livres. On voit combien l'affaire avait traîné : « Si les payemens avoient été faits en 1734, écrit le prieur Piget, l'église auroit été établie et des pauvres habitants n'auroient pas été obligés pendant quatorze ans d'entendre la messe sur un cimetière à la pluye, au froid et dans les neiges, n'y ayant dans ce lieu qu'une chapelle de 15 pieds de longueur... ».

Entre temps, en 1728, un grand incendie qui ravagea le prieuré, se communiqua à la charpente du chœur et la réduisit en cendres. La chapelle Saint-Gilles demeura seule utilisable pour le service divin et encore elle se révèle ruineuse. L'autre chapelle consacrée à la Vierge semble également s'être effondrée.

Enfin en 1748 la communauté et le Prieur reçoivent les 10.000 livres produites par la loterie. Mais que peuvent-ils faire avec une si maigre somme ? Un architecte Le Jolivet a été désigné. Il est effrayé par l'œuvre à accomplir. Aussi ne projette-t-il pas d'abattre tout ce qui reste et, en utilisant les matériaux récupérés, d'élever dans un autre emplacement une nouvelle église ? Le prieur et les habitants s'insurgent contre une telle conception, car ils tiennent, heureusement pour nous ! à conserver le chœur de leur

---

(15) Certaines notices parlent d'un effondrement de la nef, du transept, d'une travée du chœur en 1686 (et même d'incendie en 1683), mais je n'ai pu retrouver ces dates dans aucun des documents que j'ai pu consulter.

(16) Arch. Côte-d'Or, H. 764.

(17) Arch. Côte-d'Or, C. 1821.

belle église. Dans sa requête, le prieur Piget ne tarit pas d'éloges : « Tout le corps du bâtiment est en pierres de taille au-dehors et au-dedans dans un ordre d'architecture aussi belle et aussi recherchée qu'il n'y en ait dans le Royaume en ce qui est de l'antiquité. Ce qui reste de cet édifice... est aussi solide qu'il étoit il y a cinq siècles... ». Aussi le prieur Piget fait-il venir à ses frais l'architecte italien Caristie, de Saulieu, qui, après examen, estime que le chœur peut être consolidé. On édifiera en avant une petite nef de 36 pieds de long sur la largeur du chœur. Le devis de Caristie qui s'associe pour ce travail à l'entrepreneur Jean Vèbre et à l'architecte J. Kinbet, de Flavigny, est particulièrement avantageux car il ne s'élève qu'à 8.000 livres. Aussi en 1749 est-il adopté par l'autorité supérieure. Les travaux commencent aussitôt (18).

Caristie dresse en avant des deux gigantesques moignons des murs du chœur deux puissants massifs pour les épauler et ferme l'ouverture béante par un mur de refend à trois pans qu'il couronne par des éléments réemployés de l'ancienne corniche. Il fait charpenter et couvrir le chœur. Il fait poser des glacis sur les contreforts. Il utilise les anciennes fondations pour édifier les murs de la nef. Il élève sur le vestibule derrière le portail un clocher de 66 pieds de hauteur et terminé par une flèche couverte « d'aciènes » (petites planches de bois). Il répare la chapelle Saint-Gilles et en 1752, a lieu la réception définitive des travaux effectués.

La consolidation du chœur très élevé constituait une entreprise délicate. Caristie et ses compagnons la réussirent avec un art qui leur fait honneur.

La nouvelle église restaurée fut consacrée le 8 avril 1753.

Dès l'achèvement de l'église, le prieur Piget s'occupe de faire réparer et reconstruire son prieuré. En 1752 la Grange des Dimes avait été incendiée. La restauration complète s'avéra sans doute difficile car en 1778 le prieur entreprend la reconstruction de tous les bâtiments (quoique depuis 1753, il n'y eut plus de moines). C'est probablement vers cette époque que les derniers vestiges de la chapelle de la Vierge (19) furent enlevés par son titulaire, le prieur Violet. Au cours de ces opérations on découvrit un caveau contenant un beau tombeau, avec statue de femme, de grandeur naturelle, gisant sur une table. C'est sans doute celui qui est conservé aujourd'hui dans la chapelle Saint-Gilles.

En 1839 l'ensemble de l'édifice et surtout les parties anciennes étaient dans un piètre état : le portail menaçait de s'effondrer ; certaines fenêtres

---

(18) Arch. Côte-d'Or, C. 1821.

(19) D'après VIOLLET-LE-DUC, cette chapelle était dédiée à Jésus, Marie et Joseph (La Sainte Famille), mais il confond avec une chapelle de ce vocable de Saint-Etienne de Dijon qui avait des fonds à Saint-Thibault.

D'après PERRAULT-DABOT elle aurait été démolie en 1793.

du chœur et de la chapelle Saint-Gilles avaient été murées ; le toit de cette dernière était pourri et laissait passer la pluie : la partie nord était ruineuse, etc.

Un premier crédit est employé à refaire des têtes et des mains d'anges à un tombeau de chevalier et à remplacer quelques fragments de colonnettes et de moulures. VIOLLET-LE-DUC qui rapporte ces travaux ne manque pas d'ironiser « Ne doit-on pas s'émerveiller de ce caprice de refaire des petites mains et des têtes d'anges dans une église où l'on a que 500 francs à dépenser, quand les toits sont pourris et la maçonnerie tombe, c'est absolument comme un homme qui ayant grand faim et ne pouvant dépenser que cinq sols pour son dîner achèterait un sucre de pomme (20) ».

Grâce à des crédits plus substantiels le célèbre architecte put de 1844 à 1846 restaurer les parties absidales ainsi que le portail. Il doit démolir le clocher construit par Caristie, qui l'écrasait. Assurément Viollet-le-Duc avait la marotte de tout enjoliver et c'est à lui que j'attribuerai les pinacles outrageusement fouillés, les gargouilles trop soignées, certains chapiteaux de la chapelle Saint-Gilles comme certains détails du portail.

De 1895 à 1904, Sainte-Anne Louzier effectua de nouvelles restaurations notamment à la chapelle Saint-Gilles et au chœur.

En 1936 de nouvelles réparations eurent lieu.

\*

Je suis entré dans quelques détails car jusqu'à présent l'histoire du monument avait été assez mal présentée et la plupart des notices qui y consacrent quelques lignes sont assez inexactes.

Je puis maintenant passer à la description de ce prestigieux édifice encore que les illustrations accompagnant cette notice me dispenseront de certains détails — description qui ne saurait évidemment remplacer une visite attentive.

\*\*

Logiquement il nous faudrait commencer la visite de ce beau monument par la partie la plus laide et la plus nue ; c'est-à-dire entre le portail et la nef actuelle les vestiges de l'église primitive constituée par quelques arcs aigus à vive arête retombant sur des impostes à chanfrein concave, et une petite baie rectangulaire, intérieurement encorbellée, paraissant d'ailleurs rapportée, du type de celles de la nef de Fleurey-sur-Ouche ou de la façade de Jancigny. Le spécialiste seul y portera son attention.

Aussi nous débiterons par le portail « chef-d'œuvre de sculpture qui se peut comparer à tout ce qu'il y a de plus remarquable en ce genre dans les édifices religieux du XIII<sup>e</sup> siècle » (MERIMEE).

---

(20) Archives de la Société des Sciences de Semur.

## LE PORTAIL

Le portail était autrefois abrité sous un porche dont on voit encore de chaque côté les colonnettes qui en supportaient les arcs ainsi que les amorces de ces derniers avec leurs chapiteaux à feuillages et à crochets (21).

Une série de voussures primitives en arc brisé (22) mais aujourd'hui paraissant en plein cintre en raison de la pression exercée jadis par le poids du clocher, encadre un beau tympan ouvragé.

A la première voussure interne sont sculptées les Vierges sages et les Vierges folles séparées à la clef par un ange tenant un phylactère ; quatre Vierges sages à gauche portant leurs lampes droites et allumées, quatre Vierges folles à droite portant leurs lampes renversées, symbole de la déchéance. Certaines ont d'ailleurs été refaites. On retrouve la cinquième Vierge folle et la cinquième Vierge sage aux extrémités inférieures de la voussure externe. Mais le reste de cette dernière est occupée de gauche à droite par une série de personnages assis sur des bancs dans des niches couronnées de dais trilobés.

a) un personnage qui aurait porté le rational sur sa poitrine (cette sculpture est aujourd'hui assez abîmée).

b) un autre, couronné, portant un sceptre, et mettant son pied droit sur son genou gauche (attitude curieuse de laisser-aller).

c) un troisième, présentant une croix.

d) un quatrième, tenant un phylactère.

e) un cinquième, au menton orné d'une longue barbe, tenant un enfant habillé d'une longue robe.

Après la clef, ornée d'un buste nu dont la tête est imberbe et à longs cheveux (23) et dont le torse montre les côtes grossièrement figurées par des traits parallèles, nous trouvons :

f) Saint Jean-Baptiste présentant sur un disque l'agneau crucifère, rappelant l'Ecce Agnus Dei.

g) un évêque tenant un calice et un pain : c'est assurément Melchisedech.

h) Salomon porteur du Temple de Jérusalem représenté par une tour crénelée entourée d'un bastion également crénelé.

i) David, le sceptre à la main, la couronne sur la tête.

j) Moïse avec les tables de la loi.

---

(21) H. CHABEUF pense que ce porche devait être du type de celui qui protège le portail latéral de la cathédrale de Lausanne.

(22) La brisure est encore très marquée à tous les claveaux des clefs des voussures.

(23) On a voulu y voir le portrait du sculpteur (CHABEUF).

L'interprétation des cinq premiers personnages est assez délicate, J. MARION y voyait Saint-Pierre, Saint-Jean l'Évangéliste, Saint-Jacques et plusieurs martyrs ; les Apôtres étaient censés figurer les trois vertus théologiques : la Foi, la Charité, l'Espérance. Mais je préfère avec Mme LEFRANÇOIS-PILLON y voir (comme d'ailleurs nous y incitent ceux dont l'identification est certaine : Salomon, David, Moïse, Melchisedech) des personnages de l'Ancien Testament et notamment ceux préfigurant le Christ. Le personnage portant le rational serait, comme dans beaucoup de portails du XII<sup>e</sup> siècle, ne serait-ce qu'à celui détruit de Saint-Bénigne de Dijon, Aaron, symétrique à Moïse ; puis viendraient : Samuel portant le sceptre, Jérémie (plutôt qu'Isaïe) présentant une croix, Isaïe tenant un phylactère, Abraham portant Isaac, ou peut-être, comme E. MALE interprète les figures semblables ds autres portails : Siméon recevant l'enfant Jésus dans ses bras.

Toutes ces figures sont assez bien traitées quoique manquant de vie. Certaines paraissent avoir été refaites.

La voussure intermédiaire offre une série de feuilles à côtes terminées par de vigoureux crochets végétaux.

Le tympan et les linteaux qui le supportent sont consacrés à la Vierge. En bas, à gauche, son trépas. La Vierge est étendue sur un lit drapé. Les douze Apôtres, le visage affligé, l'entourent et se penchent sur elle. On remarque que deux d'entre eux sont imberbes. A droite, l'Assomption. La Vierge (24), les mains jointes, s'élève dans une mandorle ornée figurant une nuée et soutenue par deux anges. De chaque côté un ange agite un encensoir. Celui de droite tient en outre une navette d'encens.

Le tympan est occupé à lui seul par le couronnement de la Vierge. La scène se déroule sous un arc festonné symbolisant le ciel. Le Christ, la tête couronnée, posant sa main gauche sur le livre des Évangiles et assis sur le même banc que la Vierge, pose de sa main droite une couronne sur la tête de sa mère, qui joint les mains et dont le visage recueilli traduit une joie contenue. L'expression des traits, les yeux petits, les joues pleines et peu bouffies donnent à la sculpture ce caractère particulier qui est propre à la sculpture bourguignonne. (H. CHABEUF). Cette égalité du Christ et de la Vierge peut surprendre. Toutefois elle est compensée par l'attitude respectueuse et modeste de la mère du Christ inclinant légèrement ses genoux. De chaque côté de cette scène un ange présente une couronne et un autre un flambeau (25).

---

(24) Le buste de cette petite Vierge a été refait.

(25) CHABEUF croit qu'il s'agit d'une trompette droite dressée le pavillon en bas. Mais on ne distingue pas de pavillon.

Au faite deux anges sortant de la nuée balancent des encensoirs. Celui de droite tient une boîte à encens (26).

Il n'est pas niable que les deux scènes inférieures sont d'un moins bon style que la scène supérieure (27). Il est possible que cette imperfection tienne à la petitesse des personnages et à la nature de la pierre.

Ajoutons que les linteaux reposent à droite et à gauche sur des chapiteaux ornés de feuillages ( sur celui de l'extrême gauche court un lézard ).

Sur le trumeau de la porte apparaît sous un dais richement décoré, mais plus fouillé que les autres, Saint-Thibault, en prêtre, revêtu de l'aube, de l'étole, du manipule et de la chasuble, le chef de l'amict raide, rabattu autour du cou comme au XIII<sup>e</sup> siècle. Le saint tient un livre de la main gauche et esquisse un geste de bénédiction de la main droite. Son visage grave mais encore jeune offre un beau modelé. Un nimbe entoure sa tête.

Les deux panneaux de l'ébrasement formant les pieds droits du portail ont à leur soubassement deux arcatures tréflées. De petites têtes, parfois coiffées à la mode du temps, se voient dans les angles inférieurs des niches. Au-dessus deux couples de niches à dais tréflés surmontés de pinacles et ornés de crossettes abritent quatre statues qu'encadraient jadis de fines colonnettes ( on en voit encore les amorces et les bases ).

## LES STATUES DU PORTAIL

De gauche à droite on peut déterminer :

1. Un évêque, traité avec aisance, qui rappelle, par le style et l'expression, quelques-unes des figures du portail gauche de la façade ouest de Reims. Tous les détails du costume épiscopal y sont fidèlement rendus. On distingue nettement l'aube, la tunique et la dalmatique superposées, les pans de l'étole, se détachant sur l'aube, le pallium sur la chasuble, l'amict paré. Les trois vêtements de dessous, la mitre ainsi que le parement de l'amict sont couverts de fines broderies. De sa main gauche il laisse pendre un phylactère et on voit dans sa main droite l'amorce d'une crosse (à moins

---

(26) Comme Mme LEFRANÇOIS-PILLON l'a remarqué, ce couronnement de la Vierge offre la plus complète expression du thème. Il n'est pas sans offrir de troublantes analogies avec celui de Villeneuve-l'Archevêque, des environs de 1260.

(27) Certains personnages ont paru avoir été refaits ou du moins retailés. M. P. QUARRE ne le pense pas. Au temps de VIOLLET-LE-DUC ces figurations étaient dans un excellent état de conservation. Plusieurs peuvent être comparées à celles du tympan de la Porte des Bleds de Semur.

que ce ne soit un livre). Son visage barbu, aux pommettes saillantes, est affectueux et paternel.

2. Une dame noble qui porte le costume civil du XIII<sup>e</sup> siècle : très longue robe retombant sur ses pieds en beaux plis larges, ceinte à la taille par un cordon d'orfèvrerie d'où pend à droite une petite bourse triangulaire, toque à mortier et mentonnière autour de laquelle se drape une sorte de voile court, peut-être voile de veuve. La tête est d'une admirable qualité, d'un modelé large et souple. A sa gauche se voit le débris d'un phylactère.

3. Un homme dans la force de l'âge portant une barbe courte, calamistrée, vêtu d'une robe et d'un surcot longs. La main gauche tient un phylactère. Les cheveux formant sur le front un bourrelet et retombant le long de ses joues en masse ondulée sont pris dans une sorte de calotte qui n'est plus le béguin du XIII<sup>e</sup> siècle (les brides manquent).

4. Un jeune homme de taille moindre que les autres personnages, imberbe, vêtu d'une tunique plus courte que l'homme à son côté. La chevelure encadrant le visage retombe en boucles plus juvéniles qu'enserme un chapel d'orfèvrerie orné de fleurs. Le visage souriant au modelé délicat offre des traits qui ne sont pas sans ressemblance avec ceux de la dame noble. Comme cette dernière, il devait tenir un phylactère mais ses bras ont été brisés.

Il n'est pas niable que les traits des visages, la diversité des costumes et d'autres détails ont pu inciter ceux qui ont étudié cette église à considérer ces figurations comme des portraits. MARION estimait que les personnages de droite, d'un art plus simple que ceux de gauche, dataient de l'époque du portail lui-même (milieu du XIII<sup>e</sup> siècle) tandis que l'Évêque et la noble Dame d'un travail supérieur, auraient été placés après l'entier achèvement de l'église du XIV<sup>e</sup> siècle. MARION pensait que l'homme était le fondateur de l'église, sans doute un sire de Saint-Thibault, et que le personnage qui l'accompagne (que cet auteur prenait pour une femme) son épouse. Quant à l'évêque, MARION y voyait le prélat consécrateur de l'église, tandis que la noble Dame voilée aurait été la Duchesse Agnès.

Mme LEFRANÇOIS-PILLON considérait aussi ces personnages comme des portraits, mais datait les quatre statues des premières années du XIV<sup>e</sup> siècle. « Il est évident, écrivions-nous en résumant sa thèse, que leurs auteurs avaient pu vouloir représenter les notabilités auxquelles le prieuré devait la reconstruction de son église sur un plan grandiose. Or la tradition attribue celle-ci au Duc Robert II, mort en 1305 laissant pour héritier son fils aîné Hugues V, né en 1294 et établissant dans son testament comme conseiller à sa veuve la Duchesse Agnès, son « cher seigneur et son amy » l'Évêque Hugues d'Arcy, d'Autun. Ne semble-t-il pas que le portail de Saint-Thibault offre la vivante illustration de ce testament après le décès du Duc, car la dame noble porte une coiffe de veuve et ce, aux environs de 1310, puisque le jeune homme représenté trahit au moins une quinzaine d'années ».

On objecta que le duc, son épouse et son fils ne portaient aucun insigne de leur dignité. Mais Madame LEFRANÇOIS-PILLON fit observer que les trois membres de la famille ducale étaient représentés, en pèlerins, sans appareil, comme il sied.

On objecta aussi que l'Evêque Hugues d'Arcy était mort avant le Duc Robert II et n'avait pu s'acquitter de sa mission. Sa présence ne se justifiait donc pas.

Mme LEFRANÇOIS-PILLON considérait également la statue de Saint-Thibault, du portail, comme du début du XIV<sup>e</sup> siècle. Aussi avait-elle conjecturé que ce portail avait été primitivement dédié à la Vierge, mais qu'avec l'essor du pèlerinage à Saint-Thibault et la reconstruction du chœur, que favorisait la famille ducale, le prieuré avait cru bon de remplacer la statue de la Madone du trumeau par celle de Saint-Thibault et faire figurer dans les entre-colonnements des pieds-droits sous des dais ajoutés à ce moment, les quatre hauts personnages dont j'ai parlé.

M. QUARRE a remis en question cette interprétation. Pour lui les statues du portail datent bien du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. Les types des personnages représentés se retrouvent à d'autres portails. Toujours il s'agit de personnages de l'Ancienne Loi habillés à la mode du règne de Saint-Louis. Nous aurions donc : Aaron et David, Salomon et la Reine de Saba.

On peut observer que toute cette « imagerie » dénote une tendance à s'évader des modèles impassibles et hiératiques du XII<sup>e</sup> siècle et du début du XIII<sup>e</sup> siècle, un sens plus profond de l'humain.

Cet ensemble nous est d'autant plus précieux que les exemples similaires (Notre-Dame de Dijon, de Semur, de Beaune, de Rougemont, Moutiers-St-Jean) ont été en grande partie, sinon en totalité, anéantis par la Révolution. Le portail de Saint-Thibault reste donc le plus complet de Bourgogne.

Je parlerai un peu plus loin des vantaux qui ne se comprennent qu'après l'étude du retable.

\*\*

La visite du portail doit logiquement se compléter par celle des vestiges du bras du transept dont il était la majestueuse préface.

L'abbé COLLON, dans ses Mémoires, (fin du XVIII<sup>e</sup> siècle) pouvait encore noter de son temps : « entre le portail et la porte de l'église est une petite place à découvert dans laquelle on aperçoit encore des ruines et des vestiges d'une magnifique architecture ». Vestiges aujourd'hui bien modestes mais encore saisissants, si, gravissant les degrés de la tourelle accolée à l'occident du portail, on parvient à ce qui constituait l'étage de ce croisillon. Tout le mur formant la face orientale de ce dernier subsiste en partie avec ses arcs formerets, les amorces de ses arcs doubleaux, ses chapiteaux (aux larges feuilles palmées, aux feuilles de vignes agrémentées de grappes de raisins), sa lancette, aujourd'hui murée, (aux feuillages « boursouflés » et à crochets), l'amorce d'une autre baie encore plus longue. Décor précieux pour l'histoire de notre monument...

## LES PARTIES ABSIDALES

Avant de pénétrer dans l'église, il sera utile d'admirer l'extérieur de la chapelle Saint-Gilles et du chœur.

La chapelle Saint-Gilles offre un chevet à pans coupés, épaulés par de hauts contreforts. Les pinacles et les gargouilles qui couronnent ces derniers me semblent des additions dues aux restaurations du XIX<sup>e</sup> siècle. Chaque travée est éclairée par une baie élancée à deux lancettes triflées surmontées d'un ou de trois oculus trifoliés. Chacune de ces baies s'ouvre sur deux colonnettes qui reposent sur des têtes humaines, ou au chevet sur des têtes d'animaux (bœuf cornu, chien), les chapiteaux sont à crochets ou à feuilles de lierre. Une corniche ornée de deux rangs de feuilles recourbées, d'un type rare en Bourgogne, court sous le toit.

Cette chapelle paraît comme écrasée à côté de la masse imposante quoique svelte du chœur. Il ne subsiste plus que le chevet à cinq pans et une travée droite. Chaque travée du chevet est composée d'un soubassement — d'une claire-voie à baies rectangulaires, qui en occupe toute sa largeur, et constituée par deux lancettes triflées surmontées d'un oculus trifolié et d'écoinçons — puis d'un mur — et enfin, en retrait sur ce dernier, d'une vaste baie à quatre lancettes surmontées d'un oculus et d'une rose à six redents. Alors que les lancettes de la chapelle Saint-Gilles comportaient encore des chapiteaux à feuillages, il n'en existe plus aux baies du chœur.

Des contreforts relativement minces montent jusqu'à la naissance du toit (28). Les gargouilles qui ornent leur sommet me paraissent anciennes (29).

Alors qu'à la chapelle Saint-Gilles, le cordon formant revers d'eau au bas des fenêtres se poursuit tout autour de l'édifice et entoure les contreforts, au chœur, ces cordons ne se continuent plus sur les contreforts. Par contre, les bases de ces derniers sont exactement similaires.

La corniche est du type dit bourguignon (30).

---

(28) D'après H. CHABEUF, auraient disparu, lors des restaurations de 1897, les points d'attaches des pinacles qui auraient surmonté les contreforts de l'abside ainsi que les tronçons d'un bahut ajouré qui contournait autrefois la toiture au-dessus du chéneau (Mém. de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, XIII, p. CLIV).

(29) Toutefois VIOLLET-LE-DUC déclare qu'après l'incendie il n'en restait pas de vestiges.

(30) VIOLLET-LE-DUC prétend que ce sont des fragments de la corniche de l'ancienne nef qui ont été placés là lorsque le comble a été refait. La question est délicate à résoudre. Cette corniche en effet est considérée comme du XIII<sup>e</sup> siècle. Mais on en connaît des exemples du début du XIV<sup>e</sup> siècle. De plus CARISTIE, dans son devis, ne parle pas de cette réfection.

Toute la partie sud du chevet est enclose dans une propriété privée (les dépendances de l'ancien presbytère). Si la curiosité incite le visiteur à demander aux propriétaires l'autorisation d'y pénétrer, il verra entre deux contreforts une construction percée de deux baies rectangulaires étroites et d'une porte. C'est par celle-ci qu'on accède à la galerie intérieure du 1er étage.

Poursuivant ses investigations il remarquera du côté de l'ouest les vestiges des amorces d'une travée disparue du chœur, on voit fort bien les jambages de droite de la baie qui l'éclairait à l'étage supérieur. Il apercevra aussi des éléments de colonnettes cylindriques et d'arcs toriques remployés. Peut-être proviennent-ils de la chapelle Notre-Dame, disparue, qui devait s'élever à cet emplacement. Le visiteur pourra se rendre compte comment Caristie put soutenir l'ossature pantelante du chœur du côté de l'ouest en dressant un haut mur à trois pans. L'architecte du XVIII<sup>e</sup> siècle eut la bonne idée de remployer pour couronner ceux-ci les restes de corniche qu'il put trouver.

## LA CHAPELLE SAINT-GILLES (31)

Le moment est venu de pénétrer dans l'église. Ne nous arrêtons pas à la nef du XVIII<sup>e</sup> siècle et entrons tout de suite, à gauche, dans la chapelle Saint-Gilles. Le visiteur est tout de suite charmé par la grâce de cette chapelle où l'art élégant du XIII<sup>e</sup> siècle a prodigué ses atours.

C'est un jaillissement de fines lancettes, de chapiteaux à crochets et de sveltes colonnettes que couronne une voûte en étoile, à la clef de voûte délicieusement fouillée d'un anneau de feuillages.

Le soubassement lui-même offre, outre une banquette, une série d'arcatures triflées avec ou sans colonnettes. Les chapiteaux sont ouvragés de feuilles de vignes avec grappes de raisins, de feuilles de chêne, de feuillage à crochets, de feuilles lobées, etc... Un oiseau se promène dans une frondaison.

Chacune des baies est divisée par un fin meneau en deux lancettes (sauf au pan aveugle contre le chœur) portant soit un seul trèfle soit un réseau de plusieurs. A la base des colonnettes qui supportent l'archivolte, on peut admirer une série de têtes expressives et de têtes de chiens. On remarque aussi sur le socle des colonnettes qui portent les arcs doubleaux de minuscules petits culots triangulaires.

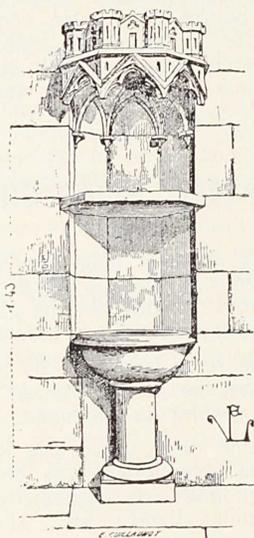
Les colonnettes, sauf celles centrales, sont vigoureusement détachées

---

(31) L'origine de ce vocable m'est demeurée inconnue. Saint-Gilles est Sanctus Aegidius, originaire d'Athènes, au VII<sup>e</sup> siècle, mais qui fut Anachorète dans le midi de la France.

et présentent un listel. Les nervures ont un profil en amande. Les bases ont leurs scoties aplaties.

Une jolie piscine dont le dais est constitué par une série de tours crénelées et dont le bassin est supporté par une colonnette avait déjà attiré l'attention de Viollet-le-Duc.



La partie, contre le portail, qui apparaît inachevée, a été défigurée et les nervures y sont à gorge (réfection du XV<sup>e</sup> siècle). Mais que font, au-dessus de l'ouverture qui donne sur la nef actuelle, ces trois énigmatiques corbeaux d'une corniche ?

Comme l'a fait judicieusement observer M. Marcel AUBERT, par ses proportions, son style, la technique de ses voûtes, la disposition de ses fenêtres, cette chapelle se rattache aux églises de l'Île de France et plus spécialement à cette famille d'édifices qui se dressent aux confins de l'Île de France et de la Champagne entre Provins, Lagny et Moret. R. BRANNER la qualifie de « pièce digne d'un des grands chantiers ».

## LE CHŒUR

C'est assurément la petite merveille de notre église. Lorsque le visiteur traversant pour la première fois l'humble nef découvre la majestueuse envolée du chœur, toute resplendissante de clarté il ne peut retenir un cri d'admiration. Tous ceux qui l'ont décrit n'ont pas manqué de vanter sa hardiesse, sa légèreté, de parler de « châsse de pierre ciselée », « d'église de verre », de « poème de dentelle sculptée ». C'est une féerie de colonnettes, d'arcatures, de lancettes, d'oculus.

Ce chœur qui a perdu plusieurs travées a 9,26 m de largeur et 27 m de hauteur sous clef ( je n'ai pu contrôler ce dernier chiffre ).

Son élévation comporte quatre étages :

1. Un soubassement décoré d'arcatures trilobées.

2. Un premier triforium d'une rare élégance constitué, du côté de l'intérieur, par une claire voie de pierre ajourée dessinant pour chacun de ses éléments deux lancettes trilobées surmontées d'un quatre-feuilles et, du côté de l'extérieur, par un fenestrage qui occupe presque toute la largeur du mur et offrant quatre lancettes trilobées surmontées de deux trèfles aigus avec écoinçons ajourés.

R. BRANNER a fait observer que le tracé des arcs de la claire-voie ne correspondait pas à celui des baies extérieures. Il s'agit sans doute d'un parti voulu pour produire à contre-jour un jeu enchevêtré et curieux des différents éléments composant ces grâciles réseaux, exemple caractéristique des innovations de style à cette époque.

3. Un second triforium non éclairé et constitué par une série de lancettes simples. Une galerie de circulation permet de faire le tour du chœur en suivant les deux triforiums. On accède à la galerie inférieure par l'escalier dont il a été question ( chevet extérieur ). On devait accéder à la galerie supérieure soit, en se servant d'une échelle, par une ouverture ( qui existe encore ), soit par les combles des croisillons nord et sud du transept.

4. Enfin, directement au-dessus des arcatures, côté intérieur, une vaste baie dessinant quatre lancettes surmontées, d'un oculus et d'une rose à six redents et à écoinçons ajourés occupe toute la surface de l'entre-colonnement. Toutefois, du côté sud, par suite de remaniements, l'oculus a été renforcé concentriquement par un autre et n'offre plus qu'un quatre-feuilles. Enfin la première travée à l'ouest, plus étroite, n'a à sa partie supérieure que deux lancettes, surmontées d'un quatre-feuilles, qui n'occupent d'ailleurs pas totalement l'espace de l'entre-colonnement.

Chaque étage est séparé du suivant par un mince entablement allégé par des moulures arrondies, pénétrées à droite et à gauche de chaque travée par les colonnettes correspondantes des piles.

Entre chaque travée un faisceau de colonnettes engagées, séparées par des gorges ou des doubles gorges s'élançe jusqu'aux voûtes dont les nervures rayonnent autour de deux jolies clefs sculptées ( feuilles à cinq lobes

et personnages en prière ). Les nervures sont à bandeau à arêtes chanfreinées, mais ont peut-être été refaites. Les colonnettes sont au nombre de trois pour les faisceaux simples et au nombre de sept pour les faisceaux supportant les arcs doubleaux. Elles offrent un profil cylindrique sauf quelques-unes à gauche dont le profil est en amande. Les bases sont à tores aplatis sauf dans les parties supérieures. De même les chapiteaux à feuillages à crochets très fouillés et aux tailloirs polygonaux dans la partie inférieure n'apparaissent qu'aux claires-voies inférieures des triforiums. Une bizarrerie peu explicable se remarque à l'extrémité gauche à la hauteur du premier triforium, où les chapiteaux de la claire-voie inférieure se continuent sur le faisceau des colonnettes de la pile ; deux mètres plus bas une espèce de socle annulaire y correspond.

Du côté de la nef, deux énormes massifs triangulaires supportent un mur de refend à trois pans, agencement qui a permis la conservation du chevet après l'effondrement du transept « 1750 » sous un soleil sculpté précise la date de cette réfection. Primitivement au-dessus s'ouvrait un oculus. Aujourd'hui ce dernier est muré.

On ne manquera pas d'admirer, à droite, une fort jolie piscine que coiffent deux arcs trilobés retombant sur une clef intermédiaire décorée d'un masqué satirique (tête aux lèvres lippues et aux cheveux bouclés). Le linteau de l'ouverture s'orne d'une frise de feuillages. Mais ce qui est le plus curieux ce sont les deux cuvettes sculptées qui simulent deux bassins de métal reliés par un chaînette.

\*  
\*\*

Un chœur d'une telle architecture est unique en Bourgogne. Joseph BARD écrivait déjà en 1845 : « Le chœur... est ce que l'art du XIV<sup>e</sup> siècle a produit en Bourgogne de plus hardi, de plus élancé, de plus élégamment majestueux ». Sa hardiesse est presque déconcertante. Tous les supports ne sont que de graciles colonnettes ou de frères meneaux.. On dirait que l'architecte a fait la gageure d'amincir ses supports et d'évider les murs jusqu'à la limite du possible. Toute l'ossature et la charge des voûtes reposent sur ces faisceaux de minces colonnettes. On se demande comment une monture si tenue peut supporter un tel ensemble et on tremble qu'à la moindre tempête tout vienne à s'effondrer comme un château de cartes. Tout l'art et le secret du constructeur ont consisté à faire porter le poids des nervures sur ces faisceaux en saillie à l'intérieur, mais cette saillie apparaît à peine tant elle est évidée et allégée par de multiples gorges et moulurations qui en se jouant avec la lumière concourent à en réduire le volume. Aussi a-t-il pu sans inconvénient percer les piles de passages et réduire au minimum les contreforts extérieurs qui ont plutôt le rôle d'arcs-boutants. De plus, le grand appareil aux assises bien liaisonnées, les entablements, l'étoile des nervures de la voûte, les formerets renforcés par de nerveux bercelets contribuent à assurer l'équilibre latéral de cette gigantesque cage de verre. Enfin, en évitant les parois, en établissant deux triforiums, le maître d'œuvre a réduit au minimum le poids des murs.

VIOLLET-LE-DUC avait déjà rapproché cette étonnante construction du chœur de Saint-Urbain de Troyes qui date des environs de 1265. Marcel AUBERT écrit à son sujet : « Ce beau chœur, d'une construction si habile... , tient le milieu entre les chœurs de Saint-Sulpice de Favières et de la Chapelle-sous-Crécy et l'extraordinaire châsse de verre qu'est Saint-Urbain de Troyes ». On a évoqué aussi Saint-Denis, la Sainte-Chapelle, Saint-Germer, Saint-Martin-aux-Bois (Oise). D'autres archéologues ont voulu voir dans certains détails une influence anglaise (32) notamment à cause de ces moulurations qui se pénètrent réciproquement (dans la claire-voie inférieure par exemple). Disons tout de suite que cet agencement n'a rien de spécifiquement anglais.

A vrai dire si Saint-Urbain de Troyes a pu être le modèle, il ne fut qu'un modèle lointain. Le constructeur a su tout en s'inspirant sans aucun doute de ce monument, ériger un chœur vraiment original (33).

Tout d'abord il pouvait déjà trouver en Bourgogne même des exemples du principe de son système d'équilibre. C'est en effet celui qui est utilisé à Notre-Dame de Dijon, à Saint-Seine-l'Abbaye, à Saint-Père-sous-Vézelay, à l'église paroissiale de Cluny. Dans ce système, le plan largement ouvert présente des points d'appui solides, des butées bien résitantes, mais dépourvues d'arcs-boutants le plus souvent. Toute la construction est essentiellement maintenue par les piles en saillie intérieure et les contreforts à ressauts.

La hardiesse du maître d'œuvre de Saint-Thibault a été d'ailleurs plus tempérée : les faisceaux des colonnettes, les meneaux sont moins minces qu'à Saint-Urbain — plus sobre aussi : il a supprimé tout ce qui était fioriture, inutile, notamment les gables, les pinacles, les fleurons. Par contre il a su ménager dans cette envolée de claires-voies (peut-être un peu parce que son tempérament bourguignon répugnait à des pans totalement ajourés du haut en bas) un espace pour reposer l'œil. Il a su aussi alors que le soubassement complètement nu du chœur de Saint-Urbain contraste avec la richesse des parties supérieures, agrémenter celui de Saint-Thibault d'arcatures de sorte que, depuis le sol jusqu'au comble, le regard peut suivre les mêmes séries de lignes et cette régularité n'est pas le moindre charme de cette ordonnance. Enfin le constructeur a pu réduire au minimum les contreforts extérieurs alors qu'à Saint-Urbain, sous certains angles, les contreforts trop saillants pour leur minceur détonnent quelque peu à côté de la luxuriante dentelle des fenestragés et des gables. En somme, sans doute sous l'influence de ce tempérament bourguignon que j'ai évoqué, tempérament qui se dévie de l'aventure, de la préciosité, de la prolixité, il a pu réaliser un édifice beaucoup plus sobre, plus logique, mieux discipliné.

\*\*

---

(32) MARION, O. c. p. 9, 11.

(33) Le chœur de Saint-Urbain n'a que deux travées tandis que celui de Saint-Thibault en avait trois.

Quand ce chœur majestueux fut-il édifié ?

Divers détails révèlent qu'il ne peut être que postérieur à la chapelle Saint-Gilles : lancettes, plus sveltes, plus aiguës, chapiteaux à crochets plus entremêlés, tailloirs polygonaux, tores moins souvent en amande, colonnettes ou meneaux dépourvus plus fréquemment de chapiteaux, absence de culs de lampe aux bases de certaines colonnettes, fenestrages plus développés, profil des meneaux et des piles plus évolué, moulures à pénétration, agencement de la jonction de la chapelle et du chœur, etc...

Malgré certains de ces traits, ce chœur n'est pas aussi avancé qu'on pourrait le croire.

Les archéologues le datent en général avec raison de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et du début du XIV<sup>e</sup> siècle.

\*  
\*\*

Une remarque curieuse : il semble au profane que le triforium inférieur avec sa claire-voie ajourée, avec son remplage dont l'axe médian poursuit son tracé dans le quadrilobe, avec son jeu de membrures, paraisse de conception plus évoluée, plus récente que les parties supérieures plus sobres. Certains ont pensé que l'architecte n'avait pas été le même. Celui des parties inférieures aurait poussé à leur extrême les nouveautés de son époque. Celui des parties supérieures, au contraire, aurait été plus modéré et serait resté à des formes plus classiques. Cette vue peut être une illusion car si plusieurs décennies furent nécessaires pour la construction de ce chœur, le style avait évolué et s'était lui-même assagi. Un autre exemple très frappant de cette évolution se voit aux arcs et aux baies de l'abbaye Saint-Bénigne de Dijon, du chœur vers la nef.

## PROBLÈMES QUE POSE L'ÉGLISE DE SAINT-THIBAULT

En présence des superbes vestiges qu'offrent le chœur, la chapelle Saint-Gilles, le portail, le visiteur ne manque pas de se demander comment était le reste de l'église.

Trois opinions ont cours :

- a) L'église fut entièrement achevée dans le style du chœur avec trois nefs de trois travées.
- b) L'église fut achevée beaucoup plus simplement avec une seule nef fort modeste et dans un style assez sobre.
- c) L'église ne fut pas achevée et c'est la nef de la petite église primitive qui subsista.

Question passionnante. Je vais essayer de l'éclaircir, ce qui en même temps me permettra de traiter, d'une façon plus approfondie, la chronologie des diverses parties du monument.

Les quelques éléments qui subsistent aujourd'hui des parties anciennes disparues sont assez déroutants.

Pour s'en faire une idée, il faut pénétrer dans le réduit qui sépare la chapelle Saint-Gilles du portail. On accède à celle-ci, depuis la nef actuelle par une arcade remaniée mais qui repose sur une longue imposte à chanfrein concave certainement ancienne. Au-dessus on remarque trois corbeaux, éléments d'une corniche dite bourguignonne et absolument semblable à celle qui orne l'abside actuelle. On pénètre dans le réduit dont il a été question par une autre arcade (à cintre brisé) paraissant ancienne et retombant sur une imposte également à chanfrein concave. Au-dessus de cette arcade dans le réduit, on voit un cordon saillant, peut-être ancien revers d'eau. Au sud, dans le mur qui sépare le réduit de la nef actuelle, une baie rectangulaire (qui de l'autre côté offre un linteau droit encorbellé). A l'ouest une grande arcade murée.

Si l'on monte à l'étage supérieur, on peut voir que le mur qui clôt la chapelle Saint-Gilles a conservé une fort jolie baie à arc brisé et encadrée de colonnettes à chapiteaux à feuillages à crochets. Une autre baie semblable devait s'ouvrir dans le mur en prolongement du côté du portail. Au ras du sol on observe trois chapiteaux garnis de feuillages. On voit aussi les amorces d'un arc couvrant le transept. On est assurément dans l'ancien bras nord de ce dernier, à la hauteur de la naissance des arcs. On peut remarquer aussi un pan de mur du clocher reconstruit par CARISTIE sur le vestibule derrière le portail (d'où la lunette destinée à passer les cloches, dans la voûte).

Si l'on redescend et l'on observe le mur extérieur ouest de ce réduit on y décèle deux arcades concentriques aujourd'hui murées du même type que celle qui sépare l'ancien bras du transept de la chapelle Saint-Gilles.

Comme autre élément intéressant nous pouvons verser aux débats le plan dressé par LE JOLIVET en 1748 au moment où la majeure partie de l'église était en ruines (34). Ce plan nous révèle l'existence d'une petite nef de trois travées sans collatéraux, d'un bras sud du transept et d'une chapelle symétrique à la chapelle Saint-Gilles. Le long du mur nord de la nef se dressent trois pilastres à arêtes chanfreinées. Le mur sud est détruit.

Pour compliquer les choses, le dossier DE TRUCHIS sur Saint-Thibault (35) conserve le calque d'un plan de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle où, à propos d'un procès par lequel les habitants revendiquaient l'emplacement de l'ancienne nef, cette dernière est reconstituée richement voûtée comme le chœur, avec collatéraux et un magnifique portail à double ouverture ! Au sud est accolé un cloître.

Disons tout de suite que ce plan est suspect parce que c'est une reconstitution postérieure au plan de Le Jolivet et que les habitants étaient trop intéressés à prouver l'existence de vastes nefs. Ou alors il faudrait supposer que la nef du plan de Le Jolivet est une nef refaite au XVI<sup>e</sup> ou XVII<sup>e</sup> siècle après une première ruine de l'église. Mais nous avons vu que les archives ne conservent aucune trace de tels événements.

\*  
\*\*

Comment interpréter tous ces documents assurément quelque peu contradictoires ?

Commençons par ce qui paraît le moins douteux :

— Le mur qui sépare le réduit de la nef et qui coupe l'ancien transept ne peut être que récent. La baie que l'on y voit y a donc été apportée par la suite. Elle peut provenir de la nef démolie. On pourrait la dater de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle à l'instar de celles de Fleurey-sur-Ouche que j'ai signalées.

Toutefois comme CARISTIE indique dans son devis : « Le mur goutterot (de la nef) du côté du clocher sera fait de l'ancien que l'on rasera à cet effet jusqu'à la hauteur de 24 piés », on peut se demander si la construction du transept avait pu être achevée et si le bras n'avait donc pas été, à une époque relativement ancienne alors, muré. Il apparaît d'ailleurs ainsi dans le plan de 1748.

— Les trois corbeaux que l'on remarque au-dessus de l'arcade faisant communiquer la nef avec la chapelle Saint-Gilles indiqueraient-ils l'empla-

---

(34) Archives de la Côte-d'Or, C. 1821.

(35) Bib. Mun. de Dijon. Mss. — J'ignore où se trouve l'original comme le dossier du procès auquel il est fait allusion.

cement de la corniche de l'église primitive, donc la hauteur modeste de son chœur ? On pourra objecter qu'ils sont trop isolés pour en être de réels vestiges.

— Les murs du vestibule du portail présentent une épaisseur assez considérable. N'auraient-ils pas servi de base au clocher primitif ?

— L'ouverture de la chapelle de la Vierge d'après le plan de Le Jolivet paraît avoir été une petite porte. Il semble que de ce côté encore le transept n'ait pas été terminé car, à moins de supposer que la chapelle était close, il est logique de penser qu'elle aurait dû s'ouvrir sur le croisillon par une belle et vaste arcade.

— L'arcade entre le réduit et la chapelle Saint-Gilles est logiquement plus ancienne que la baie qui la surmonte. Cette baie flanquée de colonnettes n'aurait pas été édifiée si à ce moment la chapelle Saint-Gilles avait été construite. Son style est d'ailleurs antérieur à celui de cette dernière.

— La nef du plan Le Jolivet ne correspond pas à l'ampleur du chœur. De plus si la porte figurée est bien au milieu de la façade, on s'aperçoit que cette nef était beaucoup moins large que le chœur. Il s'agirait donc bien de la nef primitive. Les pilastres chanfreinés indiqueraient l'époque romane ou de transition. LE JOLIVET figure dans les ruines de la nef des pierres présentant une mouluration saillante semi-circulaire. Il peut s'agir d'éléments des voûtes ou des piles de retombées. La nef aurait donc été voûtée, mais d'ogives toriques simples.

— La nef primitive était-elle flanquée de collatéraux ? Le plan LE JOLIVET n'en indique pas à moins de considérer les espaces parsemés de « ruines » à droite et à gauche de la nef supposée comme les vestiges des collatéraux. Il semble que de toutes façons il y avait un collatéral gauche car l'arcade murée ouest du croisillon nord (bien visible actuellement, à l'extérieur et à l'intérieur — une pierre tombale y a été fixée) ne peut s'expliquer qu'ainsi.

— Le raccordement de la chapelle Saint-Gilles avec le bras du transept et le chœur est assez défectueux. Les nervures de la voûte de ce côté sont d'ailleurs du type du XV<sup>e</sup> ou XVI<sup>e</sup> siècle. Les fenestrages septentrionaux sont inachevés lorsqu'ils s'appuient contre le mur du bras du transept. Tout indique que cette chapelle a été accolée assez maladroitement à ce dernier.

De plus la présence contre le mur du chœur de grands fenestrages conçus pour assurer l'éclairage de la chapelle, prouve que le chœur n'était pas encore reconstruit lorsque la chapelle Saint-Gilles a été édifiée. On n'aurait pas laissé l'archaïque pied droit que l'on voit comme support de l'arcade d'ouverture.

Je ne dissimule pas combien toutes ces déductions peuvent être hypothétiques, mais il est important au moins de les faire connaître pour provoquer des discussions d'où la lumière jaillira, espérons-le.

\*

\*\*

Compte tenu de toutes ces constatations, j'ose conjecturer :

— Une église primitive et assez rustique du commencement du XIII<sup>e</sup> siècle dont il ne subsistait au début du XVIII<sup>e</sup> siècle que la nef, et dont il ne subsiste plus que les bases du croisillon gauche ( dont l'arcade faisant communiquer ce dernier avec la chapelle Saint-Gilles ) et une baie rectangulaire réemployée.

— Puis au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, mais avec un art beaucoup plus consommé on élève en avant du bras nord du transept le portail historié.

Pourquoi a-t-on commencé la reconstruction de l'église par un portail latéral ?

On peut supposer que les reliques récemment apportées de Saint-Thibault amenaient des pèlerins de plus en plus nombreux et que pour accéder à la chapelle où elles étaient conservées ( peut-être une chapelle située à l'emplacement de la chapelle Saint-Gilles ) le prieuré avait estimé édifier, symétriquement à la porte servant d'entrée aux religieux, mais du côté du cimetière, seul côté de l'église accessible aux fidèles ( puisque le reste était englobé dans l'enceinte du prieuré ), un portail majestueux digne de ce précieux dépôt.

— Correlativement à ce portail, on élève le porche, la tourelle d'escalier occidentale et on s'attaque au bras gauche du transept qu'on se contente de surélever en utilisant les murs et les arcades de l'ancien.

On peut s'étonner que dans un projet aussi grandiose de remaniement on ait conservé les pauvres murs et les mesquines arcades de l'édifice antérieur au lieu de tout reprendre dans le même style. Peut-être à ce moment n'envisageait-on pas une réfection totale et désirait-on conserver le chœur et sa chapelle absidale septentrionale ( l'arcade entre le réduit et la chapelle Saint-Gilles prouve que cet arc devait servir d'entrée à une chapelle absidale que la chapelle Saint-Gilles a remplacée ).

Les pierres d'arrachement que l'on voit au-dessus du portail et le long de la tourelle (36) pourraient être celles d'un haut contrefort qui venait s'appuyer sur le porche. Si la tourelle n'était pas simplement destinée à monter dans les combles, on peut supposer qu'un clocher avait été alors projeté au-dessus du portail.

— Mais le culte des reliques de Saint-Thibault prenant une importance grandissante, le prieuré envisage de lui donner une chapelle plus majestueuse. C'est alors que vers 1270-1280 on aurait édifié la chapelle Saint-Gilles qui primitivement avait dû être consacrée à Saint-Thibault.

— Les dons ayant afflué, le pèlerinage s'étant accru, on envisage

---

(36) On ne voit rien de semblable de l'autre côté parce qu'il est manifeste que toute cette portion a été entièrement reprise lors des travaux de consolidation.

un programme encore plus considérable. D'où le magnifique chœur qu'on élève à partir de 1290. Quoique certains archéologues l'aient dit, le chœur ne peut être considéré comme une œuvre dans le style du XIV<sup>e</sup> siècle. Si son économie architecturale présente un caractère absolument nouveau et hardi, son décor reste encore de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou tout au plus du début du XIV<sup>e</sup> siècle.

Etant donné la beauté de cet édifice, dû sans doute à un maître d'œuvre sûr de son métier et au courant de toutes les innovations, il est impossible de croire que, si ce chœur avait été établi au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, comme on l'a écrit, son constructeur n'ait pas appliqué un décor en rapport avec celui qui était en cours à cette époque.

— Après le chœur, on dut envisager la reconstruction de la nef, etc...

Nous pourrions même serrer de plus près ces dates.

En juin 1257 une donation est faite « à l'église », mais en novembre une autre l'est « à l'œuvre de l'église ». Il semblerait que la reconstruction de l'église sur un plan grandiose (qui a commencé par le portail) ait été entreprise entre juin et novembre 1257. A l'autre extrémité nous constatons que les donations en faveur de « l'œuvre de l'église » s'arrêtent en 1299 et que celles postérieures (après 1321 tout au moins) sont faites en faveur du monastère. Si ces expressions sont bien révélatrices de ce qu'elles entendent exprimer, il est logique de fixer entre 1257 et la deuxième décennie du XIV<sup>e</sup> siècle la construction du portail d'abord, puis de la chapelle Saint-Gilles, du chœur ensuite.

## LE RETABLE

Le chœur abrite l'une des œuvres les plus précieuses de la sculpture anecdotique du XIV<sup>e</sup> siècle : un retable en bois sculpté avec son contre-retable consacrés à la vie de Saint-Thibault, ce jeune saint issu d'une noble famille de Provins qui résolut un jour de se dérober aux séductions du monde et qui s'étant retiré dans une solitude près de Vicence (Italie) y mourut, ayant eu la joie d'avoir vu sa mère venir le rejoindre.

Assurément ce seront surtout les épisodes qui prêtent le mieux au pittoresque que l'artiste a retenus. Cependant ce dernier n'a pu oublier la destination de ces bas-reliefs. Aussi il consacre la scène centrale du retable à une Crucifixion pathétique à laquelle assistent les Saintes Femmes, Saint-Jean, au menton couvert d'une courte barbe et non imberbe selon l'usage, un centurion à la bouche contractée, qui tient la poignée d'une épée cachée par un écu timbré de l'aigle romain. La présence au pied de la croix d'un mort ressuscitant tout enveloppé de son suaire est une allusion discrète à un très ancien thème de l'iconographie chrétienne : Adam sortant de terre pour recevoir les premières grâces de la Rédemption.

M. Marcel AUBERT a pu rapprocher cette Crucifixion de celle du retable de l'Abbaye de Fontenay toute proche.

Quant au contre-retable, l'artiste a placé au milieu Saint-Thibault dans toute la majesté de sa gloire levant la main droite pour bénir et posant sa main gauche sur un livre sacré. Il est assis sur une cathèdre dont les accoudoirs sont constitués par des figures de lions, symboles de la force et de la justice (37).

Les diverses scènes de la vie du saint s'ordonneront de chaque côté de ces deux sujets centraux, en bas, selon un usage constant, les premiers épisodes, au-dessus les derniers et la mort.

1. La mère de Saint-Thibault s'appelait Willa. Déjà avant la naissance de celle-ci, le frère de sa mère, (évêque de Vienne en Dauphiné) avait prédit à cette dernière que le fils qui naîtrait de sa fille aurait les plus glorieuses destinées.

2. La naissance du Saint. Deux amies soulèvent l'enfant nu pour le montrer à sa mère étendue nonchalamment sur sa couche. Une énorme main divine le bénit.

3. Willa paraît debout son enfant dans ses bras. Le petit Thibault tient une pomme dans la main gauche et de l'autre tire sur la mentonnière de sa mère. On croirait se trouver en présence d'une de nos plus gracieuses madones du XIV<sup>e</sup> siècle.

4. Thibault adolescent, le faucon au poing, converse avec Gauthier son compagnon intime. Les robes longues des personnages pourraient dérouter mais l'artiste a traité ainsi Saint-Jean.

5. Thibault à genoux écoute les exhortations du vieil ermite Burchard, assis sur des rocailles. De nouveau une main divine apparaît pour bénir la vocation du jeune homme.

6. Thibault et Gauthier, tous deux à cheval, entrent à l'abbaye Saint-Rémi de Reims. Un valet tient la bride de l'un des chevaux, tandis qu'un autre domestique les suit. On pourrait s'étonner que des jeunes gens désireux de se retirer du monde se soient fait accompagner par des domestiques. Mais telle est pourtant la légende. Peut-être le père de Thibault avait-il exigé, comme plus digne de leur naissance, qu'ils soient ainsi accompagnés.

Au retable supérieur :

7. Ils ne restèrent pas longtemps à l'abbaye. Ils rêvaient d'une vie encore plus austère. Aussi ayant quitté le monastère, ils rencontrèrent en cours de route deux pauvres pèlerins. Ils s'empressent alors d'échanger leurs effets élégants contre les humbles habits. La scène représente l'un des jeunes gens occupé à retirer sa cotte, l'autre tend la sienne à un vieillard

---

(37) Plusieurs auteurs indiquent que ce Saint-Thibault rend la justice à deux seigneurs debout devant lui. Ces deux personnages n'existent pas à moins que l'on ait pris Thibault et Gauthier pour deux seigneurs.

appuyé sur une béquille : le second pauvre joint ses mains d'émotion et d'étonnement.

8. La légende raconte ensuite que nos deux jeunes gens se fixèrent dans la forêt de Petingen en Souabe (ou Petange en Luxembourg), mais désireux de vivre du travail de leurs mains, ils se rendaient dans les villages environnants pour servir les maçons. C'est ce qui représente la scène précédant immédiatement la Crucifixion. Les deux personnages de droite, aux longues robes, sont probablement des maîtres d'œuvres. Ils portent à leur ceinture une gibecière pour y placer leurs plans. Le bonnet qui coiffe l'un des assistants paraît être une toque de maçons.

9. La légende ne permet pas d'interpréter convenablement l'épisode qui suit. Sans doute il s'agit d'un événement qui n'a été rapporté que par la tradition et qui malheureusement nous est demeuré inconnu. Tandis qu'un pèlerin barbu, portant une gibecière, en robe longue, s'incline devant un personnage assis, tenant un livre à la main et bénissant, un diable grotesque lui étreint la jambe droite (38). A l'arrière plan, quatre témoins font des gestes d'admiration.

M. Marcel AUBERT croit que le personnage qui s'incline serait Gauthier et celui à côté de lui Thibault. Quand au personnage assis ce serait un Apôtre, peut-être Saint-Jacques.

Il est plus logique de penser qu'au cours de leurs pèlerinages Gauthier et Thibault (figurés debout, imberbes) vinrent visiter un saint personnage qui exorcisait à ce moment-là un autre pèlerin.

10. La dernière scène représente la mort du saint. Son corps tout émacié repose sur la planche qui constituait sa couche ordinaire. Un ange soutient sa tête. Un second a déjà reçu et couronné l'âme libérée du corps et figurée sous la forme d'un tout petit enfant vêtu, un troisième tient une couronne et une palme cependant que, derrière la porte de l'édicule où est censée se passer la scène, quatre personnages dont trois hommes d'armes pleurent et se lamentent. Mais pourquoi l'un d'eux semble-t-il vouloir dégainer ? Encore un trait qui doit appartenir à une vie populaire qui ne nous est pas parvenue (39).

Toutes ces scènes se déroulent sous des arcatures triflées à la partie inférieure, en accolade à la partie supérieure. Elles sont un exemple à peu près unique d'une sculpture sur bois miraculeusement intacte. D'autant plus que le contre-retable a conservé sa polychromie primitive, et que le

---

(38) On ne manquera pas d'observer que sur le genou comme sur le séant de ce diable sont sculptées d'autres têtes de démons.

(39) On a conjecturé qu'il s'agissait d'un châtelain voisin de Vicence qui était prêt à dégainer pour défendre ou pour ravir les reliques du Saint.

retable a retrouvé celle-ci après un décapage effectué par les soins de M. QUARRE, les figures peintes de couleurs variées (vert, jaune, bleu) se détachent sur un fond pourpre semé de fleurs de lys d'or.

Assurément ces scènes reflètent le caractère placide des représentations du XIII<sup>e</sup> siècle. Rien d'outré, aucune animation désordonnée ; tout est réfléchi et harmonieux. L'art du sculpteur est manifeste. Il apparaît dans le traitement des plis, dans le rendu des chevaux, dans le modelé de certains visages, dans le galbe de certaines attitudes. Il y a des personnages admirables comme le grand oncle du Saint, Willa et son enfant, l'ermite, le pauvre qui joint les mains, Saint-Thibault sur son lit de mort. Mais l'artiste n'échappe pas aux contingences de l'époque : absence de perspective, faute de proportions (cavalier et son cheval), nuance de préciosité (mère de Willa, Angelot).

Comme l'écrit Mme LEFRANÇOIS-PILLON : « La tenue générale de cette œuvre se ressent encore des traditions du XIII<sup>e</sup> siècle. Cependant le hanchement très accentué des figures féminines, la coiffure de celles-ci, certains détails de l'équipement militaire des « armati » qui se lamentent derrière la porte de Saint-Thibault mourant, et plus que tout cela, la nuance nouvelle et pathétique du Calvaire, rendent difficile de la placer avant 1320 ». M. Marcel AUBERT situe ce retable entre 1320 et 1330. Par contre ENLART le rajeunit des environs de 1360. Je crois que cette dernière date est plus exacte. M. Charles OURSEL d'ailleurs parle de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle.

Ce double retable a soulevé un petit problème archéologique assez épineux : les arcatures du retable supérieur dessinent des accolades redentées. Or il est usuel de dater une telle ornementation du XV<sup>e</sup> siècle. Aussi certains archéologues n'ont pas hésité à considérer ce retable comme postérieur au premier ou tout au moins qu'on aurait réencadré au XV<sup>e</sup> siècle les scènes figurées, car il apparaît bien qu'aucune différence de style notable ne peut se remarquer dans les personnages de l'un et de l'autre (40). Toutefois ENLART et DE LASTEYRIE ont pu citer dans leurs ouvrages des exemples d'accolades au début du XIV<sup>e</sup> siècle (41).

---

(40) Il est possible toutefois que les deux œuvres ne soient pas de la même main. On a observé que les personnages du retable supérieur étaient plus humanisés, plus souples que ceux du retable inférieur. Les traits de leurs visages dénotent également une tendance individuelle marquée. On peut être aussi frappé par l'accent déjà flamingant du visage barbu du centurion.

(41) ENLART, *Manuel d'Archéol. fr.*, I, tome 2 p. 668 — DE LASTEYRIE, *L'Architecture religieuse en France à l'époque gothique*, t. 2, p. 54 sq.

## LES VANTAUX DU PORTAIL

Quoique datant de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, il est utile de décrire les vantaux de bois sculpté du grand portail car ceux de gauche sont également consacrés à la vie de Saint-Thibault et semblent même le calque fidèle des scènes du retable, quoiqu'en raison de la forme allongée des panneaux l'agencement ne puisse être exactement semblable, le sculpteur ayant dû parfois échelonner ses personnages les uns au-dessus des autres dans les 16 compartiments (répartis sur 4 registres) dont il disposait :

De haut en bas, de gauche à droite, on peut interpréter les scènes ainsi :

1. Annonce de la naissance du Saint à la mère de Willa ( Crucifix ).
2. Deux femmes tiennent le jeune enfant au-dessus du lit de l'accouchée.
3. Willa porte Thibault dans ses bras ( le petit joue avec la guimpe de sa mère ).
4. Thibault s'entretient avec son ami Gauthier. Au-dessus, le Saint en majesté assis sur une cathèdre. Au-dessous un religieux en prières.
5. L'ermite soutenant sa tête de sa main droite, révèle au jeune Thibault sa vocation. Main divine dans le ciel.
6. et 7. Voyage de Thibault et de Gauthier. Chaque Cavalier est accompagné d'un valet.
8. Le changement de vêtements. L'un des chevaliers enlève sa tunique par la tête.
9. L'un des pauvres pèlerins tient une robe que l'un des jeunes gens saisit par le bras.
10. Les deux jeunes gens vêtus en pèlerins continuent leur voyage.
11. Le Jugement Dernier. Au milieu, la Vierge et Saint-Jean. Au-dessous, un mort ressuscite et encore une fois le religieux en prières qui est peut-être le donateur de ces sculptures ou le prieur du monastère.
12. Thibault et Gauthier, une gibecière au côté, arrivent devant un édicule figuré en perspective.
13. Ils y trouvent un personnage assis devant lequel ils s'inclinent. Mais un démon à ailes de chauve-souris saisit la jambe de l'un d'eux.
14. Trépas de Saint-Thibault. Deux anges veillent sur la couche funèbre.
15. Un troisième ange tient l'âme du Saint.
16. Les trois hommes d'armes en pleurs dont l'un semble dégainer.

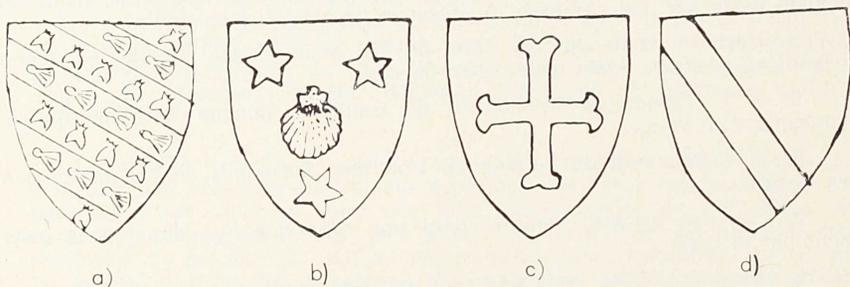
On remarquera le parallélisme presque intégral des deux ensembles. Il est vraisemblable que le huchier n'a même connu que le retable et même l'a copié servilement puisqu'il introduit dans la série de ses panneaux des sujets qui ne se comprenaient que par leur position centrale dans les

retables. Toutefois il a remplacé la scène de la Crucifixion par celle du Jugement Dernier encore que dans cette dernière il ait introduit ce groupe de la Vierge et de Saint-Jean dont la place est plus normale auprès d'un calvaire. De toutes façons il ne semble pas que l'artiste ait connu d'autres épisodes (et pourtant il y en a bien d'autres qui auraient pu être figurés), puisque son inspiration se limite à ceux des retables.

Le vantail de droite offre 14 compartiments sur 4 registres.

De haut en bas, de gauche à droite, on peut identifier : Saint-Sébastien, une Crucifixion avec un Evêque en prière, (c'est un des meilleurs morceaux de l'ensemble), Saint-André, Saint-Nicolas, Saint-Jean l'Evangeliste, une Vierge (cheveux sur les épaules, ceinture à pans croisés, tenant un livre), Sainte-Madeleine, Sainte-Catherine (couronnée), Saint-Pierre, un Apôtre, Sainte-Barbe, un Apôtre, Saint-Jacques (avec son bâton et son grand chapeau de pèlerin), Sainte-Marguerite (terrassant le Dragon).

On remarque à différents endroits un certain nombre d'écussons cidessous reproduits :



a) ces armoiries paraissent se rapprocher de celles d'un Abbé de Saint-Rigaud, de la famille de la Madeleine et qui portait « d'hermine à trois bandes de gueules, chargées de onze coquilles d'or, 3, 5 et 3 ».

b) cet écu qui apparaît 11 fois est analogue à celui qui figure sur un des reliquaires du XIV<sup>e</sup> siècle. Il paraît donc être celui du Prieuré.

c) écu du chapitre d'Autun.

d) écu de la famille des Chalon, seigneurs de Vitteaux, sans doute d'Antoine, évêque d'Autun (1483-1500).

Comme Mme LEFRANÇOIS-PILLON l'écrit « serait séduisante, l'interprétation qui permettrait de grouper autour de cette œuvre d'art la collaboration de l'Abbaye mère, du prieuré, de l'Evêque et de son chapitre ». En ce qui concerne la date de ces panneaux, je ne puis que souscrire à ce que déclare l'éminente archéologue « tous les détails des costumes, le caractère de la décoration où n'apparaît aucun trait italianisant, mais qui présente des

formes gothiques parfois légèrement abatardies conduisent à dater cette œuvre du règne de Charles VIII et peut-être même du début de celui de Louis XII ».

## LE TOMBEAU D'UN CHEVALIER

Un enfeu du chœur abrite le tombeau d'un personnage considéré traditionnellement comme étant celui d'un fondateur du prieuré c'est-à-dire un des seigneurs de Saint-Beury. On a même avancé le nom d'Hugues de Thil, qui en 1190 le dota (42).

Le gisant repose sur un sarcophage décoré d'arcatures trilobées aiguës. Il est représenté, les mains jointes, revêtu d'une cotte d'armes sous laquelle on voit apparaître son armure de mailles complète. Une longue épée est prise sous son avant-bras gauche. Sa tête repose sur un coussinet et ses pieds sur un lion rongé par un os. De chaque côté de la tête un ange tient, l'un un encensoir, dans lequel il verse un peu d'encens, l'autre une navette à encens. Aux pieds sont deux moines lisant.

Les figures des anges sont charmantes, l'un des moines est également fort expressif. Mais comme tout le monument a subi des restaurations il est difficile de savoir si ces personnages sont originaux. En tout cas ils dénotent par leur bonhomie une conception assez placide de la mort. Il n'y a rien du dramatisme qui sera en vogue au XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles.

Dans l'enfeu se déroulent deux scènes qui paraissent avoir été conçues pour notre gisant. C'est, au second registre, un cortège de funérailles.

De droite à gauche, trois clercs, marchant d'un bon pas, sans doute pressés d'en finir... portent les deux premiers un cierge, le troisième une croix. Un quatrième clerc se retourne pour donner un coup de goupillon. Un cinquième clerc tient le seau d'eau bénite. Puis vient la veuve accablée soutenue par son fils qui détourne la tête, suivis d'une pleureuse qui tient une bourse. Mais comme il arrive hélas, à mesure que le cortège s'allonge la douleur des assistants diminue d'intensité. Une jeune femme relève sa robe d'un air dégagé et semble trouver tout à fait superflue la sollicitude d'une amie qui la soutient affectueusement sous ses bras (43).

Au registre supérieur devait être présenté le jugement du défunt. Il n'en reste plus qu'un ange présentant l'âme du décédé et un personnage assis

---

(42) On a parlé aussi d'Huguenin de Thil, mort vers 1230, voire, avec moins de vraisemblance, de Jean de Thil, mort en 1306.

(43) A comparer avec un cortège funèbre semblable conservé au Val Saint-Benoît (Saône-et-Loire).

tenant un livre. Mme LEFRANÇOIS-PILLON pensant que le Christ-juge avait disparu y a vu un Saint-Pierre dont la présence est à vrai dire assez rare dans les scènes semblables d'intercession. M. Marcel AUBERT observant que la tête du personnage était entourée d'un nimbe crucifère l'a considéré plus vraisemblablement comme le Christ-juge tenant le livre des Évangiles. La scène serait donc complète. Mais les deux éléments auraient été séparés pour placer le bloc surmonté d'un écu que l'on voit aujourd'hui. Comme cet écu, martelé sous la Révolution, est inséré dans une cartouche à volutes, il ne peut dater que de l'époque classique.

Tout cet ensemble soulève des questions qu'il me faut aborder rapidement.

Il est indubitable que le cortège funèbre est particulièrement remarquable, quoique traité peut-être un peu hâtivement par l'artiste. Il laisse percer clairement ses intentions anecdotiques par l'entrain de l'allure des clercs, par le réalisme gracieux des pleureuses. Plusieurs détails trahissent quelque afféterie. Le traitement des costumes et des attitudes dénote une honnête maîtrise. Le Christ-juge a perdu son caractère hiératique et solennel. En présence de tous ces traits on serait tenté de dater cette œuvre de la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, voire de la fin.

Le gisant apparaît plus ancien. Son armure comme sa large épée dénotent le XIII<sup>e</sup> siècle.

Mme LEFRANÇOIS-PILLON croit qu'il s'agit bien du tombeau du fondateur Hugues de Thil, mort au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, mais croit qu'il est postérieur d'un siècle à ce dernier, quoiqu'il y ait déjà figuré dans le chœur qui ait précédé celui que nous voyons. M. Marcel AUBERT date le gisant de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et le bas relief du début du XIV<sup>e</sup> siècle et décèle dans ce dernier une influence champenoise. M. André GUILLAUME (44) croit que le chevalier est Jehan de Thil (mort au début du XIV<sup>e</sup> siècle) et que la scène des funérailles fut sculptée un peu plus tard. M. Charles OURSEL pense que le tombeau remonte à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, tandis que le bas relief serait du début du XIV<sup>e</sup> siècle. J'avoue que je rajeunirais davantage ce dernier (45).

## LE TOMBEAU D'UNE FONDATRICE

De ce tombeau il faut rapprocher un autre gisant actuellement conservé dans la chapelle Saint-Gilles.

Sur une dalle moulurée est étendue une dame noble, joignant les mains,

---

(44) *La Côte-d'Or*, 1952, p. 166.

(45) Une notice de l'Abbé DENIZOT, *Encycl. de la Côte-d'Or*, mss. Bib. Dijon, nous apprend qu'en 1759 on voyait « deux tombes de Seigneurs avec statuettes de moines pleureurs autour ». Si le fait est exact, nous ne pouvons que regretter la disparition de ces deux monuments qui auraient peut-être rivalisé avec les célèbres Tombeaux des Ducs.

la tête reposant sur un coussin. Elle est revêtue d'une longue robe aux plis rectilignes. Ses pieds chaussés de mules découvertes s'appuient contre un chien couché. A droite et à gauche de sa tête un angelot joufflu agite un encensoir ; celui de droite tient une navette à encens. A ses pieds deux moines lisent. Tous ces petits personnages sont très mutilés, néanmoins ils paraissent de la même facture que ceux de l'autre tombeau. Aussi la tradition considère cette défunte comme l'épouse du chevalier figurant dans l'enfeu du chœur.

## LA VIERGE A L'OISEAU

Cette Vierge en bois, se voit sur l'autel latéral à droite de la nef.

La Vierge dont la tête est couronnée, tient son Enfant sur son bras gauche. Celui-ci, au buste déjà nu, ce qui est rare au XIV<sup>e</sup> siècle, s'amuse avec un oiseau qui lui pince deux doigts de son bec. Il ne peut retenir une légère moue de douleur. La Vierge, au beau visage délicatement modelé et fin contemple d'un air attendri son Divin Fils. Sa robe, d'étoffe légère, harmonieusement plissée, laisse transparaître le galbe de son corps. L'ensemble est particulièrement bien équilibré. M. SCHAEFER la rattache au groupe des madones inspirées de la célèbre Vierge de l'Abbaye de Fontenay (46), mais je lui trouve plus de grâce que cette dernière. Sans doute l'art de l'Île de France, peut-être aussi l'art champenois, lui ont-ils donné un peu de leur charme. A mon avis c'est la plus belle de toutes nos Vierges. C'est d'ailleurs l'œuvre d'un grand artiste maître de son talent car elle est conformément aux canons des imagiers du Moyen-Age, taillée dans un seul bloc de bois. Elle peut dater des environs de 1330.

Doit-on rechercher un symbole dans l'attitude de l'Enfant ? La douleur qu'il ressent lorsque l'oiseau lui pince ses doigts, est-elle comme une préfiguration des souffrances qui l'attendent ? Ou n'avons-nous là qu'une petite scène enfantine ? La tendance à trouver partout quelque symbolisme a été tellement critiquée de nos jours que je n'ose plus me prononcer.

## LE GRAND CRUCIFIX

Suspendu au fond du chœur un peu perdu dans les contre-jours multiples, ce grand Crucifix du XIV<sup>e</sup> siècle mérite un regard.

Son corps pantelant est tassé, sa tête affaissée, le traitement de l'anatomie (je songe surtout au ventre et aux bras) dénotent chez le

---

(46) SCHAEFER, *La sculpture en ronde basse au XIV<sup>e</sup> siècle, dans le Duché de Bourgogne*, 1954, p. 54, 133.

sculpteur un sentiment de réalisme accentué. Mais ce réalisme nuit à l'émotion que cette œuvre pourrait faire naître.

Les bras de la croix sont terminés chacun par un quadrilobe historié où l'on reconnaît les symboles des quatre Évangélistes.

Deux croix en cuivre doré « gothiques et très anciennes » ont disparu à la Révolution (47).

## AUTRES STATUES

Une mention toute particulière doit aller à la belle statue de Saint-Thibault assis, (en pierre), exposée dans le chœur (du côté de la nef). Il frappe par son visage encore jeune mais mûri et volontaire. Sa bordure de cheveux lui fait comme une couronne. Une nuance d'afféterie se distingue dans le geste de la main retenant d'un doigt une page du livre déjà fermé. Les plis présentant une aisance certaine quoique un peu stéréotypée. On peut songer pour cette statue à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ou au début du XV<sup>e</sup> siècle (48).

Dans le chœur, on peut voir aussi un Saint-Denis portant sa tête, en bois, offrant une polychromie ancienne et datant de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Dans cette œuvre encore, les plis sont harmonieusement distribués quoique un peu rigides.

À côté est conservée une statue d'Évêque, du XV<sup>e</sup> siècle avancé, au visage placide et jeunet. Il tenait de sa main gauche la hampe d'une crosse dont on ne voit que le sudarium plissé. Je serais enclin à le rattacher à cette école autonoise qui a produit des œuvres aux visages si candides et si réguliers.

Enfin je signalerai placée sur l'autel de la Vierge à l'oiseau, une Vierge à l'Enfant du début du XV<sup>e</sup> siècle, un peu fade mais non sans charme. Les plis de son manteau se distribuent en ondulations harmonieuses. Les mutilations ne permettent pas de se rendre compte de l'objet que tenait l'Enfant Jésus.

D'anciennes monographies mentionnent les statues aujourd'hui disparues de Saint-Roch et de Sainte-Anne. Un « bénitier très primitif » n'est plus visible également.

---

(47) COLLON, *Mémoires mss. sur Vitteaux*.

(48) Je ne vois pas pourquoi certains datent cette statue du XVI<sup>e</sup> ou du XVIII<sup>e</sup> siècles.

## LES RELIQUAIRES

Le trésor de Saint-Thibault possède trois précieux reliquaires qui pourraient être placés dans les armaria à gauche du chœur et ainsi exposés à l'admiration du public.

Le plus petit (49) est une châsse limousine en cuivre doré et recouvert d'émail champlevé du XIII<sup>e</sup> siècle, en forme de coffret rectangulaire, sur quatre pieds, à toit à quatre pans, décoré de rinceaux et de seize figures d'anges dont quatorze sont dans des médaillons entourés d'un cercle incrusté de marbre blanc ou rouge. Ces anges sont un peu sommairement traités. Les tons dominants sont l'or et le bleu. Vers 1850 on y conservait un petit flacon de verre de forme orientale dans lequel on voyait encore des traces de sang.

Le second en cuivre doré (50), du XIV<sup>e</sup> siècle, présente deux jeunes anges malheureusement privés de leurs ailes, revêtus d'une longue robe et soutenant une petite châsse, à six ouvertures, dont la partie supérieure est ornée d'une frise offrant une dentelle en fleurs de lis. Le socle qui est d'un travail soigné repose sur six lions stylisés. On a songé à une œuvre italienne.

Le troisième en cuivre argenté (51) offre un coffret tubulaire enfermé dans une châsse à fenestres gothiques flamboyants (XV<sup>e</sup> siècle), aux montants décorés de statuettes sous dais ouvragés. On reconnaît successivement : un saint portant un objet indéterminé (Saint-Etienne ?), un saint barbu portant un couteau (Saint-Barthélemy), un saint tenant une équerre (Saint-Thomas), un saint tenant un gril (?) (Saint-Laurent ?), un saint avec une croix en X (Saint-André), un saint avec une épée (Saint-Paul), un saint avec une clef (Saint-Pierre). Au bas du toit règne tout autour une charmante petite galerie ajourée. Le pied en étain est considéré comme pouvant être du XIII<sup>e</sup> siècle. On y distingue un blason timbré de trois étoiles et d'une coquille, blason qui passe pour être celui du prieuré. Ce reliquaire est un vrai bijou pour la délicatesse de ses ornements. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle il contenait une bourse de soie rouge et un fragment de cote de mailles agglomérées par la rouille.

Les reliques de Saint-Thibault consistaient d'après un mémoire du XVIII<sup>e</sup> siècle, en deux côtes revêtues de leur chair qui depuis leur exhumation se conservaient incorruptibles. Elles existent toujours et sont vénérées le jour de la fête (dimanche suivant le 1<sup>er</sup> juillet).

---

(49) Longueur : 0,17 - hauteur : 0,13 - largeur : 0,06.

(50) Largeur : 0,18 - hauteur : 0,40 - longueur : 0,57 (ensemble).

(51) Largeur : 0,07 - hauteur : 0,30.

## LA CHASSE DE SAINT-THIBAULT

La chapelle Saint-Gilles abrite la monumentale châsse de Saint-Thibault, longue de 2,06 m, large de 0,76 m, et haute de 3 m avec ses robustes pieds.

C'est un énorme coffre de bois du XIV<sup>e</sup> siècle peint aux portes bardées de fer et de curieuses serrures, aux volumineux pinacles flamboyants et au toit à double versant. Il était destiné à conserver les reliquaires dont je viens de parler.

Cette châsse était en grande vénération chez les pèlerins. Les malades et spécialement les fiévreux avaient coutume de passer et repasser dessous pour obtenir la guérison. Il n'y a pas si longtemps les fidèles de la Petite Eglise ne manquaient pas, après avoir bu de l'eau à une fontaine miraculeuse près de l'église, d'enlever de petites particules de bois qu'ils considéraient comme des talismans (52). C'est pourquoi les montants paraissent si effrités.

Cette châsse est couverte de peintures assez effacées : fleurs, reuillages soleil (1687).

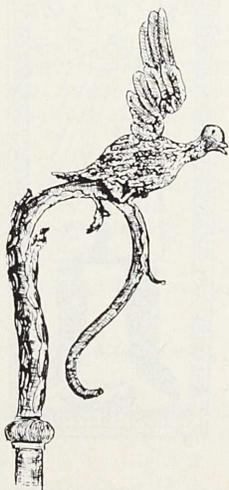
On peut lire les inscriptions suivantes en caractères classiques : **CUSTODIT DOMINUS OSSA EORUM, Ps.** (Le Seigneur garde les ossements de ceux-ci) ; **LANGUENTES REFCIT** (Il redonne des forces aux malades) ; **ASPICE ET ASPICIE** (Tourne-toi vers Lui et Il se tournera vers toi).

---

(52) Sur ces pèlerins, voir : Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, séances du 29 mars et 27 mai 1939. Il y avait à Saint-Thibault une fontaine qui guérissait les écrouelles à condition de passer un certain nombre de fois sous la voûte (**DURANDEAU, le village au XVIII<sup>e</sup> siècle** p. 27).

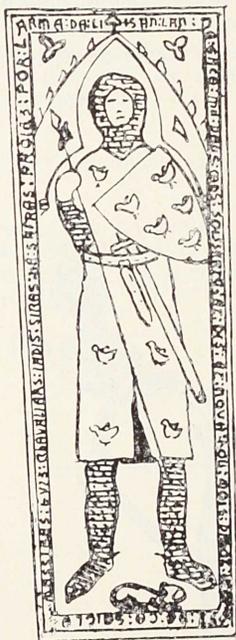
## LA COLOMBE EUCHARISTIQUE

C'est un objet devenu très rare dans nos églises. En raison de l'absence de tabernacle, on conservait le Saint Sacrement dans un petit ciboire qu'on suspendait à l'aide d'un filin à une grande crosse placée au-dessus de l'autel. Une colombe en bois sculpté orne la crosse, revêtue de lamelles de bronze. Une petite poulie est à l'intérieur de la tête et correspond à l'orifice d'un canal tubulaire pratiqué dans le corps de l'oiseau et seouvrant sous la queue exactement en face d'un trou de pénétration de la volute de la crosse. Par là le fil de suspension de la custode proprement dite pouvait descendre jusqu'à hauteur d'homme. Il existe en Côte-d'Or deux crosses de ce type à Corsaint et à Châtillon-sur-Seine. Celle de Saint-Thibault date du XVI<sup>e</sup> siècle.



## LES PIERRES TOMBALES

La plus belle se trouve adossée à l'extérieur de la façade de la nef. De forme trapézoïdale, elle représente un chevalier revêtu de sa cotte de mailles et de son surcot, tenant une lance de sa main droite, une épée et un bouclier de sa main gauche. L'écu est timbré de cinq oiselets comme sa cotte. Un chien repose à ses pieds. C'est Gui de Saffres, décédé au cours de la croisade de 1279. Elle proviendrait de la chapelle de la Maison-Dieu de Saffres.



Voici l'inscription : « an : l'an : d l e : grace : mil : deus : cenx : soixante : et : dis : et : nove : hou : mois : dahoz : tropas l sa : de : ce : seicle l messires : guiz : chevaliers : iadis : sires : de : safres : proiez : por : l'a l rme : de : li ».

Il serait souhaitable que cette belle tombale, exposée aux intempéries, couverte de lichens, fût rentrée à l'intérieur de l'église.

Au fond du sanctuaire derrière le grand autel, on voit une pierre tombale figurant un religieux. Malheureusement l'inscription est illisible. On a conjecturé que ce pourrait être la tombe du prieur DU PALAIS.

Dans la chapelle Saint-Gilles on voit aussi une grande pierre tombale mutilée figurant assez grossièrement un vieillard revêtu d'une longue robe. L'inscription est illisible. On a pensé que ce devait être la tombe de Renault GASTELIER, bénéficiaire de la chapelle, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, mais on a fait avec juste raison remarquer qu'un aussi illustre personnage devait avoir un monument beaucoup mieux orné.

On voyait aussi, brisée en plusieurs fragments une grande dalle sur laquelle étaient tracées les effigies de deux personnages qui passaient pour être les père et mère de Renault GASTELIER.

Une dalle offre une croix aux extrémités fleuronées et au pied s'élevant sur plusieurs gradins.

Enfin une portion de tombe présente un écu armorié et la poignée d'une épée.

## RELIQUIAE

Il existe encastré dans un mur du réduit entre la chapelle Saint-Gilles et le portail, mais bien mutilé, un retable du XIV<sup>e</sup> siècle, en pierre, représentant une scène assez énigmatique : une femme à genoux paraît implorer un moine qui se penche vers elle. Ce moine a une figure expressive et volontaire. Un personnage, caché en partie par la femme, présente au moine un objet en forme de disque. Derrière eux se tiennent deux personnages, court vêtus, dont l'un semble retirer un objet mal déterminable d'une espèce de sac se fermant par un cordon, sac dissimulé sous sa robe. Est-ce la mère de Saint-Thibault venue le rejoindre et l'implorant, tandis que les autres personnages se préparent à lui offrir des dons ?

Sur le pourtour du chœur (intérieur) on remarquera les traces noires d'une litre funèbre.

Derrière l'autel sont conservés quatre bustes reliquaires, de style classique.

Mais que d'œuvres d'art disparues ! MAILLARD DE CHAMBURE signale que des burettes d'argent, du XIV<sup>e</sup> siècle, remarquables, furent naïvement échangées avec des neuves (53).

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, on voyait encore dans la chapelle Saint-Gilles un vitrail aux armes de son bénéficiaire (Renault Gastelier).

---

(53) Dossier de TRUCHIS à la Bib. Mun. de Dijon.

A l'extérieur de la nef, à gauche de la façade, gît une grande cuve baptismale polygonale, et à droite se dresse, très mutilée, une croix, de 1396, qui s'élevait jadis sur le cimetière. Au-dessus de la modeste porte d'entrée a été encastré un écu armorié surmonté d'une crosse.

Dans plusieurs maisons du village ont été réemployées — sur la place, deux têtes du XIII<sup>e</sup> siècles — dans la rue qui conduit à la gare, deux clefs de voûte du XIV<sup>e</sup> siècle dont l'une offre une Vierge à l'Enfant dans un médaillon ondé soutenu par des anges.

Des chapiteaux et des fragments de colonnes se voyaient encore au siècle dernier dans le jardin de la cure. La pierre de l'écluse de l'étang aurait été une ancienne pierre d'autel ou de tombeau (54).

## LES BOISERIES LOUIS XV

Tout le pourtour de la nef a été orné en 1844 de boiseries provenant des stalles du chœur de Notre-Dame de Semur.

On compte treize panneaux principaux décorés de bustes d'Apôtres.

En faisant le tour de la nef, depuis la porte d'entrée, on remarque :

Saint-Simon (scie), Saint-Mathieu (lances), Saint-Jean l'Évangéliste (calice), Saint-Paul (épée), Saint-Mathias (hache), Saint-Pierre (clefs), le buste du Christ soutenu par des anges, Saint-Jacques le Majeur (bâton), Saint-Thomas (équerre), Saint-André (croix en X), Saint-Jacques le Mineur (massue), Saint-Philippe (croix), Saint-Barthélemy (coutelas).

Entre chaque panneau se développent des panoplies d'objets liturgiques les plus divers et les plus curieux : hallebarde, goupillon, calice, burette, encensoir, chandelier, etc... sculptures fort précieuses, car elles nous représentent tout le mobilier liturgique du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Sous l'arcade séparant la nef du chœur on voit un tableau du XVIII<sup>e</sup> siècle d'assez bonne venue, représentant la Crucifixion, avec la Vierge et Saint-Jean.

\*

\*\*

Toute cette étude que j'ai souhaitée aussi complète que possible a été jalonnée de regrets. Que de mutilations, que de pertes ! Néanmoins l'essentiel demeure, précieux témoins des splendeurs d'autres âges, témoins qui excitent toujours notre admiration comme notre curiosité. Oui, vraiment, s'il y a en Bourgogne des églises plus prestigieuses, celle de Saint-Thibault demeure cependant la plus extraordinaire et la plus attrayante de toutes.

---

(54) Abbé COLLON, *Mémoires*, mss.

## Bibliographie

---

Archives de la Côte-d'Or. Archives de Saône-et-Loire. Voir références dans le texte.

Vita Sancti Theobaldi, Vita bullae Canonizationis adjuncta. MIGNE, Epistolarum Alexandri II, **Patrologie latine**, T. 141.

Mss de l'Abbé COLLON à la cure de Vitteaux.

Dossier de TRUCHIS (à la Bib. Publ. de Dijon).

E. VIOLLET-LE-DUC, Eglise et ch asse de Saint-Thibault (Ann. Arch. 1846).

J. MARION, Le Prieuré de Saint-Thibault-en-Auxois (**Soc. des Ant. de France**, XIX, 1848) et un fasc. 1848.

CLEMENT-JANIN, Saint-Thibault, **Le Progrès**, 20, 27 sept. et 11, 20 oct. 1881

J. DURANDEAU, Saint-Thibault, **Le Réveil Bourguignon** 14 février 1905 et sq. 26 février 1907 et sq. — Histoire d'un prieuré bourguignon, Dijon 1908, 92 p.

H. CHABEUF, l' glise de Saint-Thibault, **Bien Public**, 21 nov. 1897.

Mme LEFRANÇOIS-PILLON, l' glise de Saint-Thibault-en-Auxois et ses œuvres de sculpture, **Gazette des Beaux-Arts** mars 1922, p. 137-157.

A. VITTENET, l' glise de Saint-Thibault (Côte-d'Or) **Bull. de la Soc. des Sciences de Semur**, 21 juin 1928 et un fasc. 1928, 12 p. 4 pl.

— Impressions d'art bourguignon, **Bull. Synd. Init. de Dijon**, décembre 1929

Marcel AUBERT, Saint-Thibault, **Congrès Arch. Dijon**, 1928, p. 252-266.

Louis HAUTECCEUR, Saint-Thibault, in : **Les richesses d'Art de la France Bourgogne**, I l'Architecture 1929, T. II p. 113-114 et pl. 110 et 111.

Marcel AUBERT, Saint-Thibault, in : **Les richesses d'Art de la France Bourgogne**, II la Sculpture 1930, t. I, p. 51 et 52 et pl. p. 128-135.

C. OURSEL, l'Art de Bourgogne, 1953, p. 87, 102, 109, 110.

R. BRANNER, Burgundian Gothic Architecture, London, 1960, p. 93, 94, 99, 177, 178, pl. 30 b, 31.

P. QUARRE, le portail de Saint-Thibault et la sculpture bourguignonne du XIII  siècle. **Bull. Monumental**, 1965, p. 181-192.

## TABLE DES MATIÈRES

---

Conseils aux visiteurs	
Saint-Thibault, le site	
Historique	Page
Le portail	15
Les statues du portail	17
Les parties absidales	20
La Chapelle Saint-Gilles	21
Le chœur	23
Problèmes que pose l'église de Saint-Thibault	27
Le retable	31
Les vantaux du portail	35
Le tombeau d'un chevalier	37
Le tombeau d'une fondatrice	38
La Vierge à l'oiseau	39
Le grand Crucifix	39
Autres statues	40
Les reliquaires	41
La châsse de Saint-Thibault	42
La colombe eucharistique	43
Les pierres tombales	44
Reliquiae	45
Les boiseries Louis XV	46
Bibliographie	47

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

---

### DANS LE TEXTE

Fig. 1. Plan actuel de l'église	p. 4
Fig. 2. Plan général de l'église et du prieuré en 1748	p. 6
Fig. 3. Piscine de la Chapelle Saint-Gilles	p. 22
Fig. 4. à 7. Ecussons du portail	p. 36
Fig. 8. Colombe eucharistique	p. 43
Fig. 9. Pierre tombale de Gui de Saffres	p. 44

### COUVERTURE

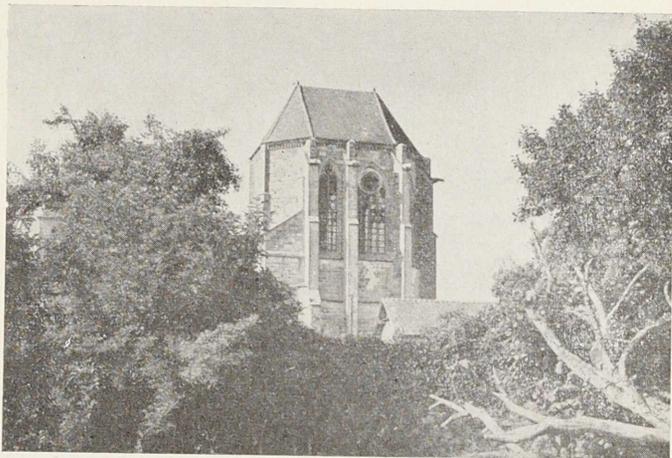
Fig. 10. Intérieur du chœur	
-----------------------------	--

### HORS-TEXTE

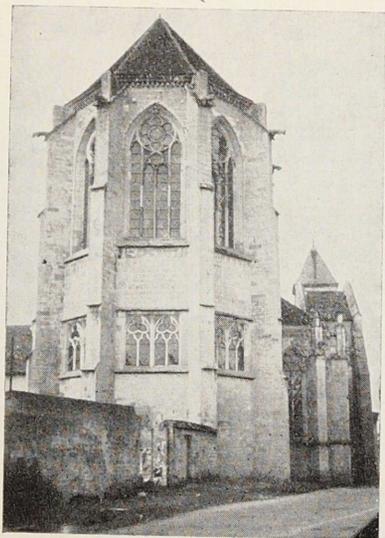
Fig. 11. Vue générale du chœur	planche 1
Fig. 12. L'abside	planche 1
Fig. 13. L'abside et la Chapelle Saint-Gilles	planche 1
Fig. 14. Le portail	planche 2
Fig. 15. Le tympan	planche 2
Fig. 16. Statues du portail : l'Evêque et la Duchesse	planche 3
Fig. 17. Le Duc et son fils	planche 3
Fig. 18. Statue de Saint-Thibault du portail	planche 3
Fig. 19. Deux rois de l'Ancien Testament	planche 3
Fig. 20. Une Vierge sage	planche 3

Fig. 21.	Restes de l'ancien transept	planche 4
Fig. 22.	Piscine du chœur	planche 4
Fig. 23.	Intérieur de la Chapelle Saint-Gilles	planche 4
Fig. 24.	Reliquaire du XIV <sup>e</sup> siècle	planche 4
Fig. 25.	Tombeau d'un chevalier. Cortège de funérailles	planche 5
Fig. 26.	Le cortège des pleureuses	planche 5
Fig. 27.	Tête sculptée de la Chapelle Saint-Gilles	planche 5
Fig. 28.	Tête sculptée de moine lisant	planche 5
Fig. 29.	Statue de Saint-Evêque	planche 6
Fig. 30.	Statue de Saint-Denis	planche 6
Fig. 31.	Tête de Saint-Thibault ( du portail )	planche 6
Fig. 32.	Retable mutilé de l'ancien transept	planche 6
Fig. 33.	Tombeau d'une fondatrice	planche 7
Fig. 34.	La grande châsse de Saint-Thibault	planche 7
Fig. 35.	Reliquaire du XV <sup>e</sup> siècle	planche 7
Fig. 36.	Reliquaire du XIII <sup>e</sup> siècle	planche 7
Fig. 37.	Vierge à l'oiseau	planche 8
Fig. 38.	Statue de Saint-Thibault ( chœur )	planche 8
Fig. 39.	Grand Crucifix	planche 8
Fig. 40.	Un panneau des boiseries du XVIII <sup>e</sup> siècle	planche 8
Fig. 41.	Retable de la vie de Saint-Thibault	planche 9
Fig. 42.	Vantail de gauche	planche 10
Fig. 43.	Vantail de droite	planche 11
Fig. 44.	Vestiges du croisillon nord du transept	planche 12
Fig. 45.	Entre chœur et nef	planche 12
Fig. 46.	Chapiteau de l'ancien transept	planche 12
Fig. 47.	Vierge et l'Enfant	planche 12

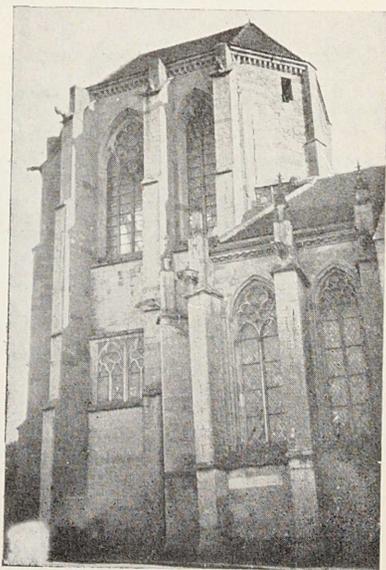
Toutes les photographies sont de M. l'Abbé Roblot, sauf les figures 13, 21, 22, 24, 29, 30, 32, 33, 35, 44 à 47 qui sont de l'Auteur et les figures 36 et 37 qui sont du studio Berthelot, du Creusot.



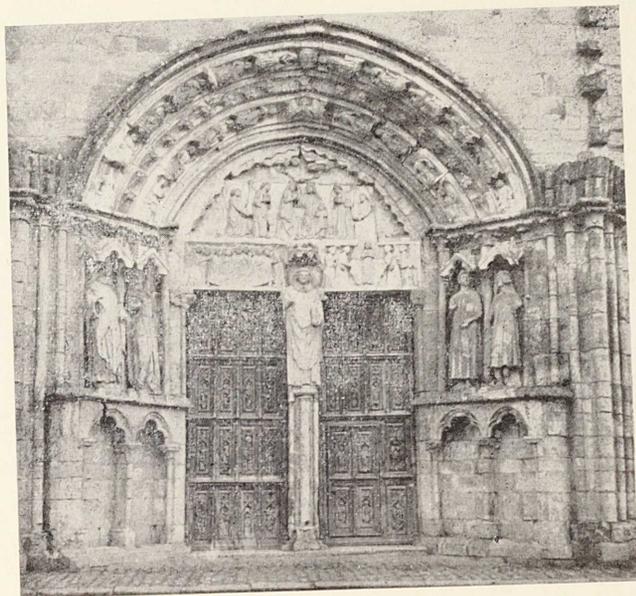
Le Chœur vu du sud



L'Abside (fin du XIII<sup>e</sup> siècle)



L'Abside et la Chapelle St-Gilles  
(XIII<sup>e</sup> siècle)



Le Portail (XIII<sup>e</sup> siècle)



La Mort de la Vierge  
Le Couronnement de la Vierge

L'Assomption



Salomon et la Reine de Saba  
(Milieu du XIII<sup>e</sup> siècle)



Aaron et David  
(Milieu du XIII<sup>e</sup> siècle)



Deux Rois  
de l'Ancien Testament  
(XIII<sup>e</sup> siècle)

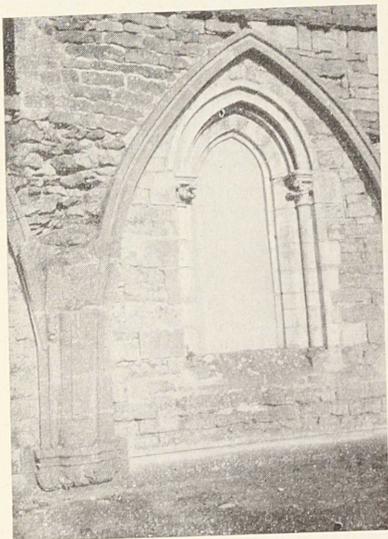


Saint-Thibault  
(Milieu d' XIII<sup>e</sup> siècle)

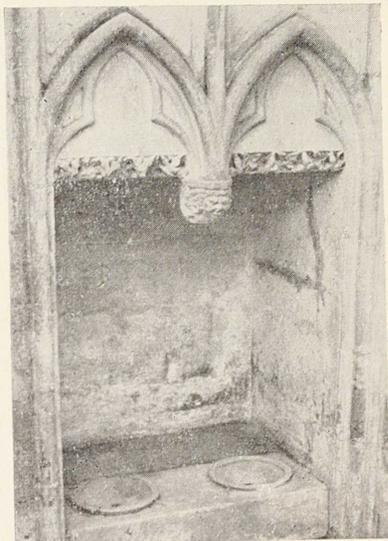


Une Vierge Sage  
(XIII<sup>e</sup> siècle)

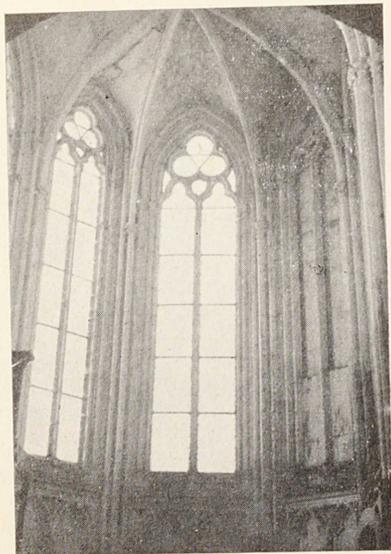
Planche 4



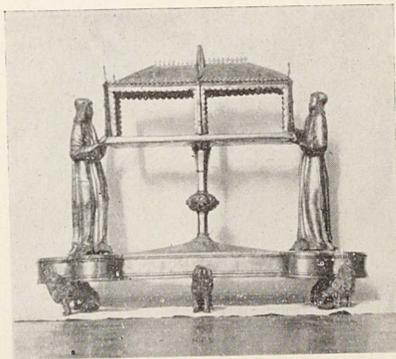
Reste de l'Ancien Transept



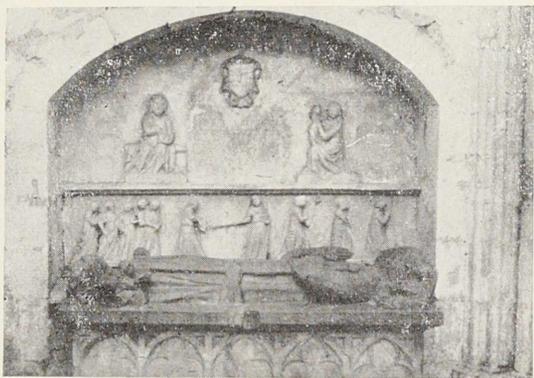
Piscine du Chœur (fin XIII<sup>e</sup> s.)



Intérieur de la Chapelle St-Gilles



Reliquaire du XIV<sup>e</sup> siècle



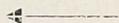
Tombeau d'un Chevalier (XIII<sup>e</sup> s.)



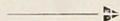
Le Cortège des Pieureuses (XIV<sup>e</sup> siècle)

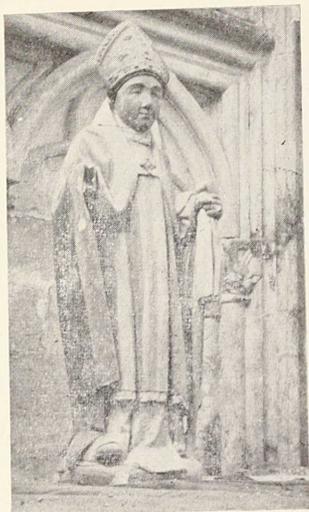


Tête sculptée  
Chapelle Saint-Gilles  
(fin XIII<sup>e</sup> siècle)



Tombeau du Chevalier  
Moinillon lisant  
(XIII<sup>e</sup> siècle)





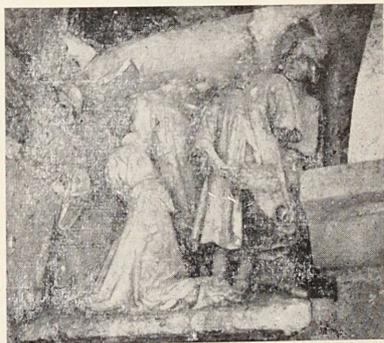
Saint Evêque  
(début XVI<sup>e</sup> siècle)



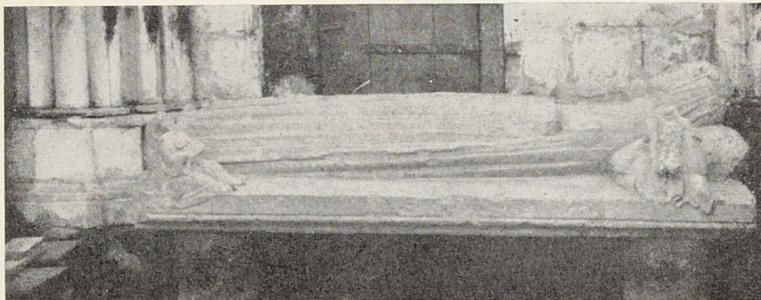
Saint-Denis  
(XIV<sup>e</sup> siècle)



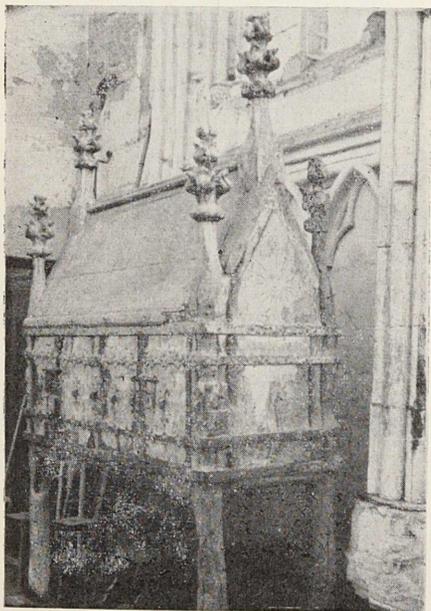
Tête de Saint-Thibault  
du portail



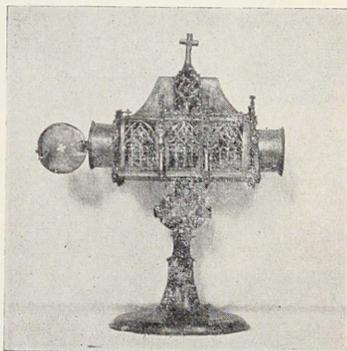
Fragment d'un Retable mutilé  
(XIV<sup>e</sup> siècle)



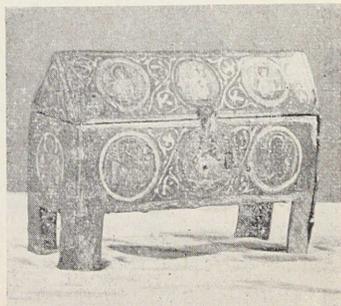
Tombeau d'une Fondatrice (XIII<sup>e</sup> siècle)



La Grande Châsse de St-Thibault  
(XIV<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècle)



Reliquaire du XIII<sup>e</sup> siècle



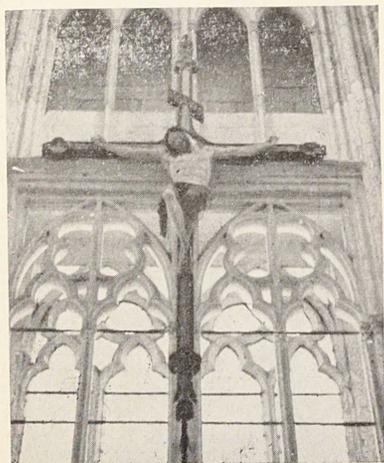
Reliquaire du XIII<sup>e</sup> siècle



La Madone à l'Oiseau  
(XIV<sup>e</sup> siècle)



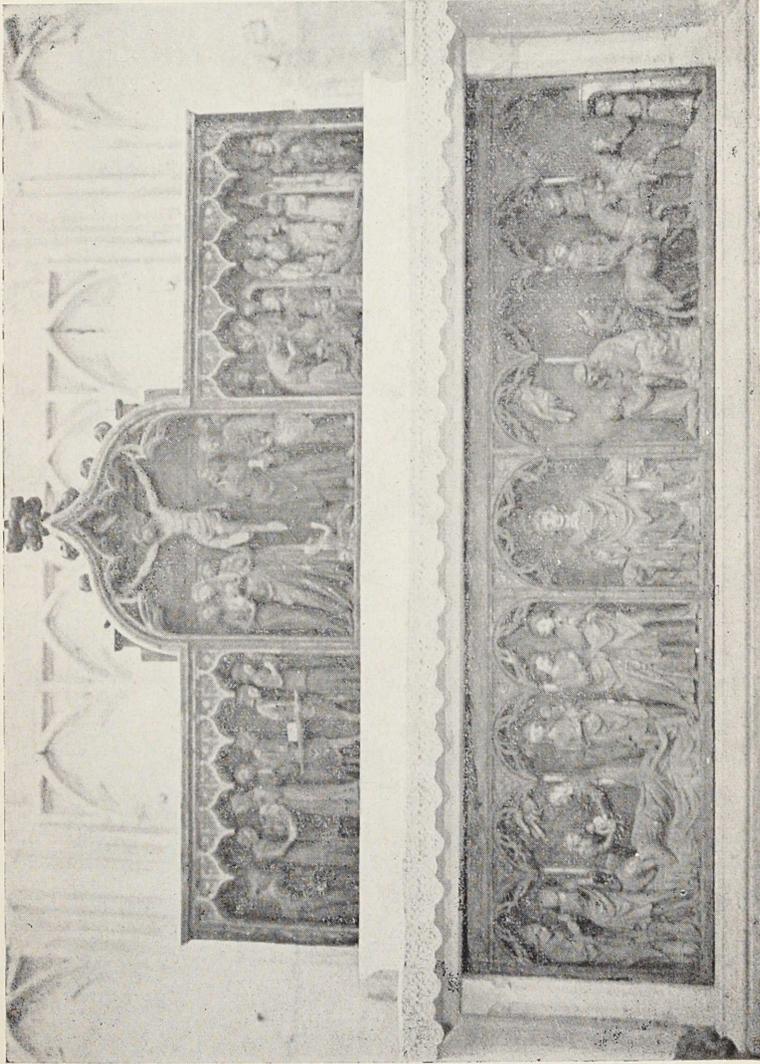
Statue de Saint-Thibault  
(XIV<sup>e</sup> siècle)



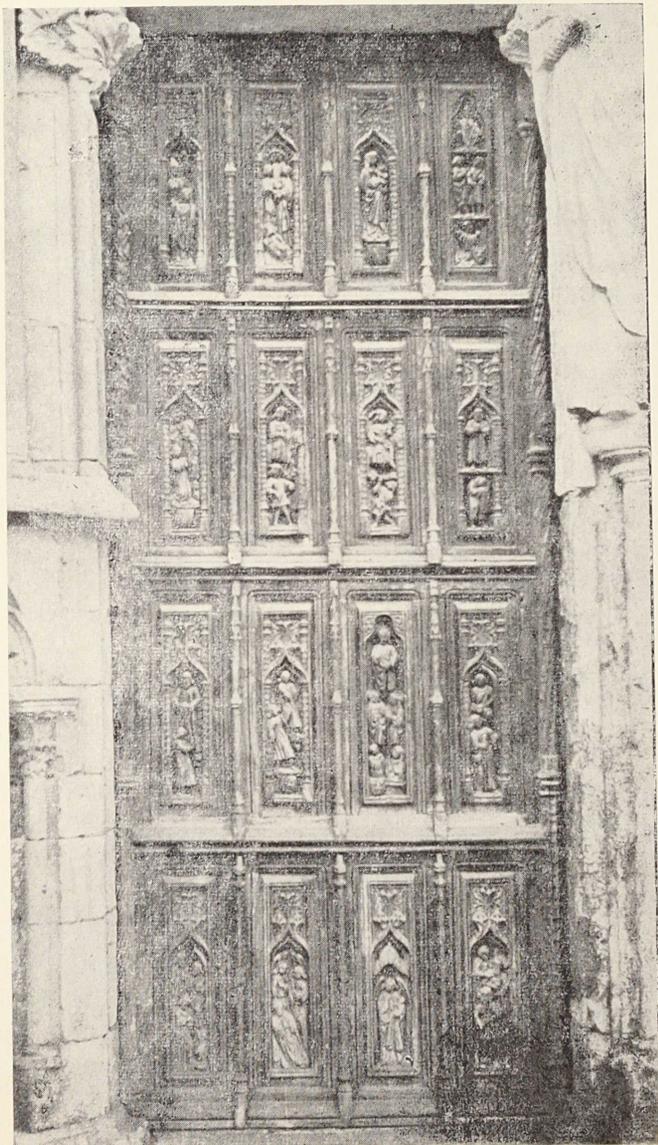
Grand Crucifix  
(XIV<sup>e</sup> siècle)



Un Panneau des Boiseries  
(XVIII<sup>e</sup> siècle)



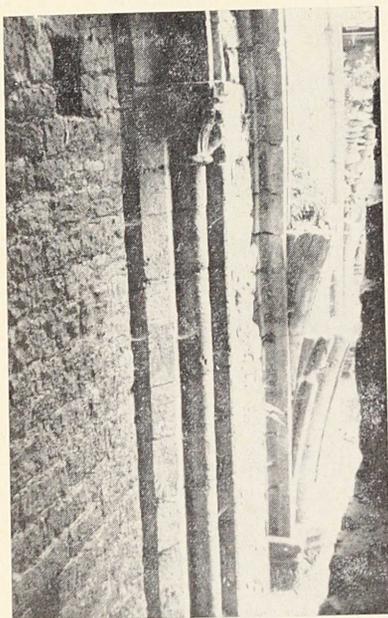
Retable de la vie de Saint-Thibault ( XIV<sup>e</sup> siècle )



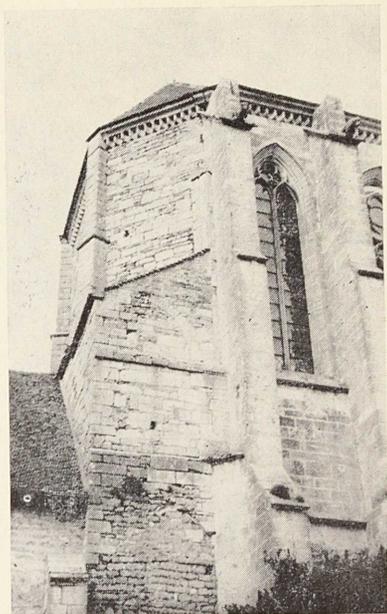
Portail. Vantaill de gauche (XV<sup>e</sup> siècle)



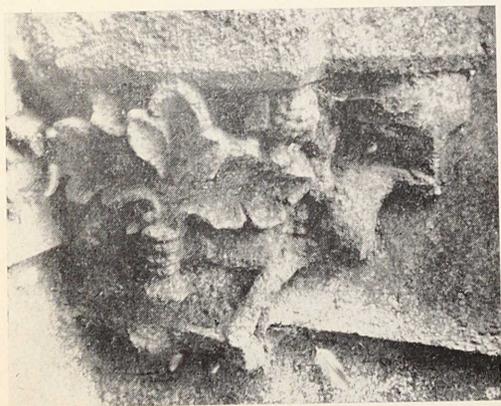
Vantaill de droite (XV<sup>e</sup> siècle)



Vestiges du croisillon nord du transept



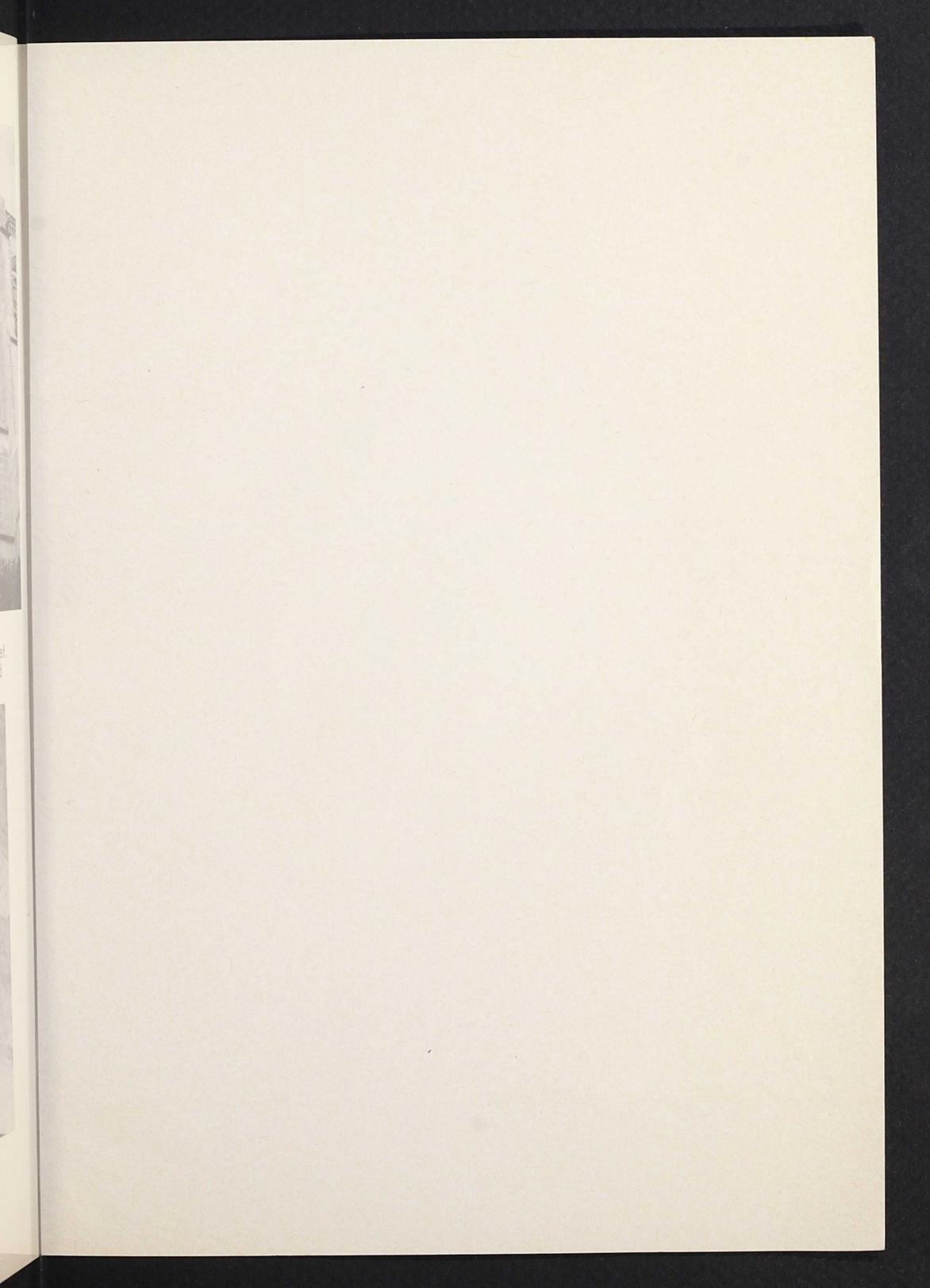
Entre chœur et nef.  
Raccord côté sud

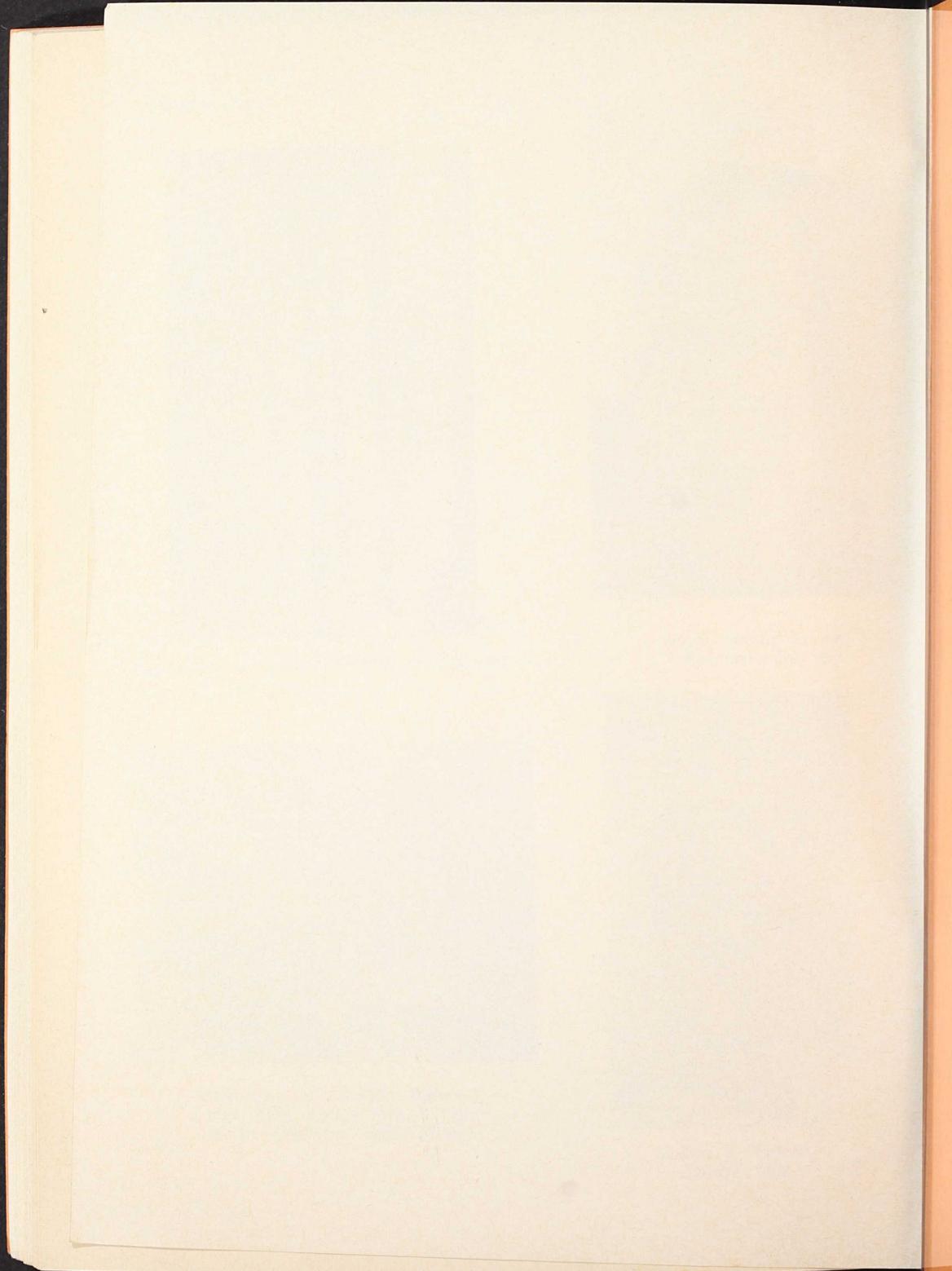


Chapiteau de l'ancien transept  
(son style s'apparente à celui  
de la Chapelle Saint-Gilles)



Vierge à l'Enfant  
environ 1400







---

IMP. J. BORDOT  
21 - SEMUR-EN-AUXOIS

---